

LE PIONNIER DU VERCORS

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES
PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS



A Valchevrière, 16 juin 1985.

— N° 53 —
nouvelle série

JANVIER 1986
TRIMESTRIEL



« La différence entre un Combattant et un Combattant Volontaire, c'est que le Combattant Volontaire ne se démobilise jamais. »

Maréchal KENIG.

COMITÉ DE RÉDACTION

Le Président National
Le Directeur de Publication
Antelme CROIBIER-MUSCAT
Lucien DASPRES
Paul JANSEN

SOMMAIRE N° 53 - Nouvelle série

Le Mot du Président	1
Vie des Sections - Vœux - Pavé de l'Ours	2
Commémoration à La Rochette	3
Voyage à Toulouse	4
Distinctions	6
Poèmes	7
Courrier - Soutien - Joies et peines	8
Conditions pour récompenses	9
Médaille 40 ^e anniversaire	11
En captivité chez les nazis	12

Bulletin trimestriel de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique
par décret du 19 juillet 1952
(J.O. du 29-07-1952, page 7 695)

Siège Social : PONT-EN-ROYANS (Isère)

Siège administratif :

26, rue Claude-Genin, 38100 GRENOBLE
Tél. (76) 54-44-95 - C.C.P. Grenoble 919-78 J



Eugène CHAVANT dit CLÉMENT

1894-1969

Chef Civil du Maquis du Vercors
Compagnon de la Libération
PRÉSIDENT-FONDATEUR

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

M. le Préfet,
Commissaire de la République de l'Isère
M. le Préfet,
Commissaire de la République de la Drôme
Général d'Armée
Marcel DESCOUR (C.R.)
Général de Corps d'Armée
Alain LE RAY (C.R.)
Général de Corps d'Armée
Roland COSTA de BEAUREGARD (C.R.)
Eugène SAMUEL (Jacques)
Le Chef de Corps du 6^e B.C.A.
VICE-PRÉSIDENT D'HONNEUR :
Paul BRISAC

PRÉSIDENTS NATIONAUX HONORAIRES :

Abel DEMEURE
Georges RAVINET

PRÉSIDENT NATIONAL :
Colonel Louis BOUCHIER

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Albert DARIER

Les articles parus dans ce Bulletin sont la propriété
du « PIONNIER DU VERCORS » et ne peuvent être
reproduits sans autorisation.

Le Mot du Président

L'année 1985 s'achève et voici le moment privilégié que nous offre le traditionnel échange de vœux pour adresser à tous ceux qui nous sont chers les souhaits que nous formons pour eux à l'occasion du nouvel an.

A vous tous et à vos familles, je souhaite donc une heureuse année 1986 : bonne santé pour tous, joies familiales et pérennité de notre amitié.

L'année qui vient de s'achever a été globalement bénéfique pour notre Association et je forme le vœu particulier que nous puissions continuer à améliorer notre image de marque. Pour cela, il faut absolument que ceux d'entre nous qui portent entre leurs mains, parfois depuis très longtemps, la responsabilité d'assurer la bonne marche de notre Association, au niveau des sections comme au niveau national, puissent compter sur l'appui amical et permanent de tous. Cet appui, même s'il est critique, doit toujours s'attacher à défendre notre cohésion, notre influence et notre rayonnement. Il ne doit jamais concourir à notre affaiblissement. Il doit, au contraire, inciter chacun à accepter, le cas échéant, d'apporter spontanément son expérience, son imagination, son savoir-faire, son temps libre pour en améliorer le fonctionnement.

En effet, il faut se pénétrer de ce que l'éloignement progressif de l'action de résistance qui nous a rassemblés dans le Vercors en 1944, doit nous amener chaque jour davantage à resserrer nos rangs et ouvrir notre Association à tout ce qui pourrait augmenter son audience.

C'est pourquoi, toute action tendant à nous diviser, tout manquement à l'esprit de solidarité qui doit prévaloir entre nous, et qui n'empêche pas une amicale critique à usage interne, ne peuvent qu'entacher notre image.

Amitié et solidarité toujours plus affirmées, ce sont donc les vœux que je renouvelle en ce début d'année afin que nous puissions, ensemble, œuvrer efficacement pour que vive longtemps et harmonieusement l'Association nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors.

Colonel Louis Bouchier,
Président national.

VIE DES SECTIONS

ROMANS - BOURG-DE-PÉAGE

La section présente tous ses vœux de prompt rétablissement à nos nombreux malades et convalescents : Jean Bonniot, Roger Millou, Albert Charpenet, Louis Saraillier, Paul Roux, Jean Robbles, Marcel Friche, Charles Jourdan.

SAINT-JEAN-EN-ROYANS

La section de Saint-Jean-en-Royans a eu la tristesse de perdre deux de ses membres (voir rubrique nécrologique). D'autre part, notre porte-drapeau Marius Zarzoso a été hospitalisé. Nous lui souhaitons de se rétablir rapidement et de le revoir aux réunions de la section comme auparavant.

VILLARD-DE-LANS - RENCUREL SAINT-MARTIN-EN-VERCORS SAINT-JULIEN-EN-VERCORS

● Le 17 septembre 1985, notre ami André Pellat-Finet nous a quittés après une longue maladie.

● C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de notre ami Paul Montchamp, le 20 août 1985, à l'âge de 79 ans. De nombreux Pionniers ont assisté à l'office, le 22 août, en l'église de Villard-de-Lans. L'inhumation a eu lieu à Villard-d'Arène (Hautes-Alpes), dans son pays natal.

Après avoir été dans la marine nationale durant la guerre de 1939-1940, il rejoint la résistance en 1943. Puis il fut affecté au P.C. de Saint-Martin-en-Vercors, comme chauffeur, où il eut l'occasion de conduire Hervieux (Huet), Goderville (Jean Prévest) et l'abbé Vincent.

● Notre ami Ernest Frier a subi une intervention chirurgicale. Rentré à son foyer, nous lui souhaitons bon rétablissement.

● Nous saluons la naissance d'un petit-fils Jérémie et d'une petite-fille Emilie, chez notre ami Calet de Rencurel. Félicitations aux parents et grands-parents.

● Nous souhaitons la bienvenue de Lucien Janvoie de Tours, et de Jean-François Cotte, le premier membre actif, le second membre participant.

● Tous nos vœux de bon rétablissement vont également à notre cher président de la section Tony.

*Le Président National,
Le Bureau National,
Le Conseil d'Administration*

*et la Rédaction du
« Pionnier
du Vercors »*

*adressent aux membres de
l'Association, à leurs familles
et à tous leurs amis lecteurs,
leurs meilleurs vœux pour
l'année 1986.*

Le pavé de l'Ours

"La guerre civile impitoyable". Par quelle aberration, Henri Amouroux a-t-il pu titrer ainsi son ouvrage suivant celui titré "Les Français sous l'occupation" ?

Quelle contradiction !

Qu'en pays occupé des hommes se rebellent pour chasser l'envahisseur, quoi de plus normal !

En prônant la guerre civile, l'auteur semble vouloir les blâmer d'avoir eu à rencontrer et à combattre d'autres Français qui, eux, ont fait choix de la cause ennemie. Rien n'obligeait miliciens et collabos à entrer en lutte ouverte contre les Français résistants. Tout obligeait ceux-ci à entrer en lutte contre l'Allemand nazi pour le bouter hors de France.

Commémoration des combats de La Rochette

Une foule nombreuse et recueillie était venue participer à l'hommage que nous rendions à nos chers disparus, en ce 29 septembre.

Outre les familles des victimes et le représentant de M. le Maire de Vaunaveys-La Rochette, nous avons eu le plaisir d'accueillir parmi nous le Colonel Bouchier, Président national des Pionniers du Vercors, ainsi que les Présidents d'Associations de Déportés, Résistants et Anciens Combattants. Toutes ces associations étaient venues avec leurs porte-drapeau et ces derniers faisaient une haie d'honneur de chaque côté du monument.

A 11 h 30, le Président Coulet, de la Section des Pionniers du Vercors de Valence et le lieutenant Roger, Chef de la 1^{re} compagnie du maquis de la Drôme, déposèrent une gerbe au pied du monument. Après avoir observé une minute de silence, eut lieu l'appel des morts par Roger Maissonny et René Bon.

Le Président Coulet prononça alors l'allocution que nous reproduisons ci-dessous, et le Chant des Partisans salua la fin de cette cérémonie.

Pour clore enfin cette matinée ensoleillée, le camarade René Bon, ancien de la 1^{re} compagnie, recevait des mains de son chef, le lieutenant Roger, la Croix de Combattant Volontaire avec barrette 1939-1945.

Un repas servi à l'auberge du Vieux Brabant à Vaunaveys regroupa environ 60 personnes et c'est dans les blagues, les rires et les chansons que se termina cette journée. Mais nos pensées allèrent toutes vers notre ami Fernand Vergier, ancien de la 1^{re} compagnie, qui, malade, n'avait pu assister, et cela pour la première fois, à cette cérémonie. Nous tous, ses amis, avons formulé des vœux pour son prompt rétablissement.

Allocution prononcée par le Président Coulet.

Le 28 juin 1944, ici même, devant le maquis Roger, l'Allemand a essayé un revers cinglant : le commandant du

dispositif et son état-major décapités, 53 tués, 100 blessés, une chenillette et plusieurs véhicules détruits et un avion abattu. Pour le maquis, 2 blessés.

Le maquis Roger, qui a constitué par la suite la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon du régiment de la Drôme, a écrit ce jour-là une des plus belles pages de l'histoire des Forces françaises de l'intérieur de la Drôme. Cette victoire ne lui a coûté que deux blessés.

Mais quelques jours plus tard, lors de l'encerclement du Vercors, la compagnie Roger intercepte une forte colonne allemande qui remonte la vallée de la Gervanne. Malgré les pertes infligées à l'ennemi, le combat est inégal. Sa puissance de feu est insuffisante, ses armes automatiques sont détruites. Bilan : 5 blessés et 10 maquisards capturés dont 5 de la compagnie Roger qui seront lâchement assassinés ici, à La Rochette, en représailles de l'échec subi le 28 juin.

La pierre de ce monument porte leurs noms ainsi que celui de 44 autres résistants et patriotes tués par les Allemands dans le secteur centre Drôme.

Ils sont morts pour l'honneur de la France et pour la liberté.

Que les familles trouvent dans notre présence l'expression de la reconnaissance, du respect et de l'amitié :

- de ceux qui ont eu le privilège d'être témoins de leur sacrifice ;
- de la municipalité de Vaunaveys-La Rochette ;
- de leurs camarades résistants ;
- et de tous ceux qui s'associent par la présence à cet hommage.

Dans les temps actuels, où malgré les vicissitudes du moment, la vie est relativement facile, où la notion de droit prime la notion de devoir, il faut se souvenir qu'entre 1940 et 1944 des jeunes hommes et de moins jeunes n'ont pensé qu'à leur devoir. Il faut s'en souvenir non pas pour faire une incrustation du passé sur le présent et regarder en arrière, mais pour préparer l'avenir afin que les générations futures n'aient pas à connaître les actes de barbarisme dont nous avons été les témoins. Il faut que chacun apporte sa pierre à l'édifice.

L'hommage que nous rendons aujourd'hui, au cours de cette cérémonie intime, aux maquisards de la compagnie Roger, et à travers eux à tous les combattants morts pour libérer la France du joug nazi, lui redonner sa fierté et sa dignité, est celui du cœur, mais il n'en est pas moins solennel.



Remise de la Croix de Combattant Volontaire à René Bon.

VOYAGE DE L'AMITIÉ A TOULOUSE

Ce sont dix-sept personnes, Pionniers et leurs épouses, qui se sont envolées le 12 septembre du terrain de Chabeuil, dans le Nord-Atlas de l'Escadron "Vercors", pour ce voyage de deux jours à Toulouse.

Ils eurent un temps magnifique et purent apprécier le Massif Central avant leur arrivée à Toulouse. Sur la piste, une très grande délégation de l'Escadron attendait nos Pionniers et leurs épouses. Le Commandant Stadelmann, à la tête de ses officiers et sous-officiers de l'Escadron, entraînait nos amis au bar où une réception au champagne leur est offerte. Là, après avoir fait connaissance, les discussions amicales et très sympathiques vont bon train. Puis, c'est la dispersion dans les familles qui reçoivent nos amis... et quelle réception; très peu se couchèrent tôt après de solides agapes.

Mais il fallait être à la base à 9 heures du matin, où une visite de la ville en car, avec guide, était effectuée. La ville rose est grande, et nos amis ne purent pas tout voir, à leur grand regret.

A 11 h 50, un apéritif précédait un excellent repas pris au mess, l'ambiance était chaude et très détendue.

Vers 15 h 50, sur le terrain de la base, a lieu une prise d'armes en présence des plus hautes autorités civiles et militaires. A l'issue de cette cérémonie, un vin d'honneur était offert dans les hangars de la base.

Afin de ne pas perdre les bonnes habitudes, nos amis sont conduits au bar de l'escadrille où le Commandant Stadelmann, qui quitte le commandement de l'Escadron, prononce une allocution.

C'est au tour de René Bon qui, au nom des Pionniers du Vercors, prononce son allocution d'au revoir au Commandant Stadelmann, tout en assurant le Commandant Marty, qui prend la relève, de notre chaleureuse amitié et du plaisir que nous aurons à le recevoir sur notre chère terre du Vercors.

René Bon remet au Commandant Stadelmann une garniture de bureau en cuir, au nom des Pionniers du Vercors, en témoignage de notre solide amitié.

Mais la fête prend fin, c'est l'au revoir. Le cœur plein de l'accueil chaleureux qu'ils ont reçu, nos Pionniers prennent le chemin du retour.

Pendant ces deux journées, il a souvent été question de la mise en sommeil de l'Escadron "Vercors", qui pourrait intervenir en 1986. Si ce projet devait se réaliser, les liens avec les anciens de l'Escadron ne seraient pas rompus pour autant.

Le Commandant Stadelmann et le Commandant Marty, dans la limite où le service le leur permettrait, ont fait part de leur volonté de participer aux cérémonies du Vercors à titre personnel. Qu'ils en soient remerciés.

Allocution lue par René Bon, au nom des Pionniers du Vercors.

Mon Commandant, Mesdames, Messieurs,

Suivant la tradition, vous avez bien voulu inviter vos parrains à assister à la prise d'armes qui s'est déroulée sur la base à l'occasion de la passation de commandement de l'Escadron de Transport "Vercors" et de différentes unités de la base aérienne. Nous vous en remercions.

Nous vous prions de bien vouloir excuser le Colonel Bouchier, Président national de notre Association, et le Commandant Coulet, Président de la section de Valence, qui sont retenus l'un et l'autre par des engagements antérieurs.

C'est donc au nom de notre Association et par délégation de son Président national que nous nous adressons d'abord au Commandant Stadelmann qui vient de quitter le commandement de l'Escadron.

Mon Commandant, ceux qui sont ici et qui ont eu le privilège de vous recevoir chez eux, ainsi que les membres de votre équipage, lors des cérémonies officielles de Saint-Nizier-du-Moucherotte en juin dernier, vous disent par notre voix tout le plaisir qu'ils ont eu à vous accueillir. Certes, les liens d'amitié qui unissent les Pionniers à votre Escadron sont une solide réalité, mais il est indéniable que chaque rencontre les resserre encore davantage. Dans la situation actuelle, où nous avons pu constater que la restructuration des armées entraîne des changements inattendus, nous formulons le vœu que de telles rencontres puissent se perpétuer sans interruption.

Nous espérons que votre nouvelle affectation vous apportera toutes les satisfactions que vous souhaitez et vous permettra de rester en contact. Au moment de vous dire au revoir au nom des Pionniers du Vercors, je vous prie de bien vouloir accepter ce modeste souvenir, en gage de l'attachement que nous portons à vous-même et à votre Escadron.

Nous voudrions, maintenant, nous adresser au Commandant Marty.

Mon Commandant, nous avons eu, à l'occasion de la cérémonie d'aujourd'hui, des rapports empreints d'une grande cordialité. Nous vous en remercions bien vivement, et nous sommes absolument persuadés que, sous votre commandement, l'excellence des rapports Pionniers-Escadron se maintiendra et se renforcera, s'il en est encore possible. Nous aurons l'occasion et le plaisir de vous revoir lors des prochaines cérémonies. D'avance, nous vous souhaitons la bienvenue sur cette terre du Vercors qui nous est chère.

Vous savez que l'Escadron "Vercors" y est toujours attendu avec des sentiments de fraternelle amitié.

A bientôt.



Toulouse-Francazal, le 13 septembre 1985.

Le 16 juin 1985 à Valchevrière



Distinctions

• Le mardi 29 octobre, au siège du Racing Club de France, 5, rue Eblé à Paris (7^e), notre camarade Ariel Allatini, secrétaire de la section de Paris, a reçu officiellement les insignes de Chevalier de l'Ordre national du Mérite.

C'est notre Président d'honneur, le Général Alain le Ray qui a procédé à cette remise, en présence du Président de la section de Paris, le Docteur Henri Victor, ainsi que des camarades de la section.

La cérémonie a été suivie d'un dîner amical auquel ont participé tous les membres de la section présents, accompagnés de leurs épouses.

• Samedi 30 novembre 1983, notre camarade Henri Rambaudi recevait officiellement la Croix de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur des mains de



M. Louis Mermaz, Président de l'Assemblée nationale. La cérémonie solennelle a eu lieu dans la salle "La Concorde" de Saint-Laurent-de-Mure, en présence d'une très nombreuse assistance augmentée d'une quinzaine de Pionniers de la section de Lyon qui accompagnaient, avec leurs épouses,

leur Président Pierre Rangheard et Mme. Etaient présents également A. Darier, Secrétaire national et Mme, ainsi que le Président national, le Colonel Louis Bouchier et Mme.

Avant d'épingler au revers de la veste d'Henri Rambaudi la distinction si méritée, M. Louis Mermaz a fait un éloge très applaudi de notre camarade :

" Henri Rambaudi fut un des membres actifs de la Résistance dans le Vercors et c'est à ce titre que je suis heureux aujourd'hui de lui rendre hommage en lui remettant dans quelques minutes les insignes de la Légion d'Honneur.

De nombreuses distinctions ont déjà reconnu les services que vous avez rendus à notre pays et tout particulièrement votre engagement courageux dans les combats du Vercors.

Cette cérémonie solennelle et amicale va me donner l'occasion de retracer en quelques minutes ce que furent les grands événements de votre vie.

Vous êtes né en novembre 1922 à Grenoble, dans une famille d'origine italienne et plus exactement piémontaise.

Vous avez appris le métier de boulanger-pâtissier, à la suite de quoi vous avez effectué votre service militaire. C'est là que votre passion du sport a pu se développer et en particulier celle de l'athlétisme. A ce titre vous avez participé à des rencontres internationales en tant que champion de cross-contry et de 5 000 mètres.

Le 3 juin 1941, vous vous engagez au 6^e B.C.A. Vous êtes démobilisé en novembre 1942 après l'occupation de la zone sud par les Allemands. Mais vous n'abandonnez pas pour autant le combat.

A 19 ans, vous aviez compris que la France aurait besoin de l'énergie et de la détermination de toutes ses forces vives pour les durs combats qu'elle allait mener.

Réfractaire au service du travail obligatoire, vous vous réfugiez chez un ami.

En mai 1944, vous vous présentez au 6^e B.C.A. reconstitué dans le Vercors sous les ordres du commandant Tanant.

Dès juin 1944, vous participez aux premiers combats du Vercors. Vous y êtes blessé quelques jours plus tard alors que votre bataillon a été appelé en renfort. Cet épisode vous vaut une première citation.

Mais vous ne vous découragez pas pour autant. Après avoir été soigné dans un hôpital aménagé en pleine campagne, vous rejoignez le combat et vos compagnons.

C'est à des heures graves comme celles que vous avez vécues que se forgent l'amitié et la solidarité entre les hommes.

En qualité d'agent de liaison du commandant Tanant, vous faites à nouveau preuve d'un grand courage et votre comportement vous vaut une nouvelle citation témoignant de votre esprit d'abnégation et comportant l'attribution de la Croix de Guerre.

Démobilisé en octobre 1944, vous obtenez la Croix du Combattant.

Vous rejoignez votre famille et retrouvez votre métier de boulanger que vous exercerez pendant vingt-huit ans à Saint-Laurent-de-Mure, avec tout le savoir-faire que vous connaissent vos amis.

Henri Rambaudi, vous êtes toujours resté fidèle à vos frères d'armes les anciens combattants. Vous avez participé à de nombreuses associations d'anciens combattants et avez formé à ce titre l'Amicale de Saint-Laurent-de-Mure et Grenay.

Vous n'hésitez pas à passer de nombreuses heures à constituer des dossiers et vous mettre au service de vos camarades.

Ce sens de l'action collective que vous avez acquis par le sport et conforté dans la Résistance, vous l'avez conservé.

C'est avec la même gentillesse, le même sens du bien commun que vous êtes depuis trois ans conseiller municipal de Saint-Laurent-de-Mure et Président du S.I.V.O.M.

Cher Henri Rambaudi, les faits que je viens d'évoquer disent à eux seuls l'attachement que vous portez à notre pays. Ils disent aussi à quel point il est légitime que nous exprimions notre gratitude et notre admiration à l'homme de cœur que vous avez été et que vous demeurez.

Qu'il me soit permis d'associer votre épouse et vos deux filles à l'hommage que nous vous rendons ; qu'elles soient assurées, elles aussi, de notre plus chaleureuse sympathie.

• En dernière minute, nous apprenons que le Docteur Henri Victor, Président de la section de Paris, vient d'être promu Officier de l'Ordre National du Mérite au titre du Service de Santé des Armées, par décret du 11 décembre 1985 paru au J.O. du 14 décembre 1985.

MES TROIS COPAINS

*Ils étaient tous venus, de tous les horizons ;
De Paris, de Valence, de Lille et de Toulon.
Compagnons d'Herbouilly, de Lente et de Vassieux
Leur cimetière est là, juste au-dessous des cieux.*

*Ils se sentaient perdus, le soir de la débâcle ;
Mais ils gardaient au cœur, comme en un tabernacle,
L'espoir des lendemains d'un peuple qui se bat,
Qui ne veut pas mourir ni rompre le combat.*

*Ils n'avaient que vingt ans, mais dans la fleur de l'âge
Ils n'ont montré souvent que vaillance et courage.
Certains sont revenus et bien d'autres sont morts
En immortalisant les sommets du Vercors.*

*Ils se nommaient Jeannot, Le Mime ou Pédoya.
Amis, sur leurs tombeaux, posez quelques lilas.
C'est de leur sacrifice que vint la délivrance,
Passants, arrêtez-vous ; ils sont morts pour la France.*

MAQUISARD, SOUVIENS-TOI

*Chaque jour des Français tombaient sous la mitraille,
Chaque jour le pays portait un deuil plus lourd,
Mais le clairon sonnait la dernière bataille ;
Chacun du même cœur a répondu : « J'accours ».*

*Après tant de combats notre pays fut libre.
Notre premier souci fut d'honorer nos morts.
Mais les morts honorés, le restant voulut vivre,
Ne songeant déjà plus aux hommes du Vercors.*

*Leur sacrifice obscur, pour nous leurs camarades,
Ne doit pas être ainsi qu'une fleur oubliée
Dans les pages serrées d'un livre que l'on garde
Parce qu'il nous appartient, mais que l'on n'ouvre jamais.*

*A quoi auraient servi tous les Vercors de France,
Si l'exemple donné par nos chers maquisards
Qui, payant de leur vie leur gloire et leur vaillance
N'étaient plus que des morts, oubliés quelque part ?*

Ces deux poèmes sont de Jacques Roussel, ancien de la compagnie Fayard.

Nous remercions ceux qui, au cours de voyages ou de vacances, ont pensé à adresser une carte : François Ullmann de New York ; le Président national L. Bouchier d'Antibes, qui a eu l'occasion de rendre visite à notre camarade Charles Jourdan, relevant d'une grave intervention chirurgicale et auquel nous souhaitons un prompt rétablissement ; de Léon Repellin de Balaruc-les-Bains ; de Lucien Daspres en cure à Gréoux-les-Bains ; d'Henri Valette de Saint-Raphaël.

Soutien

10 F

Alacaraz François.

40 F

Sauvion Antonin.

50 F

Onimus Joseph, Capra Paul, Janvoie Lucien, Godmer Lucien.

112 F

Section d'Autrans.

130 F

Pecquet André.

(Arrêté au 30 novembre 1985)

(à suivre)

Chez nos jumeaux d'Épernay

L'Amicale des F.F.I. d'Épernay et de sa région tenait son assemblée générale le dimanche 24 novembre 1985.

Une délégation des Pionniers était présente composée d'A. Croibier-Muscat, Vice-Président national représentant le Président L. Bouchier empêché, accompagné d'E. Arriber, H. Cloître, T. Gervasoni, G. Lhotelain et G. Mayousse ainsi que Mesdames.

La gerbe des Pionniers a été déposée par A. Croibier-Muscat et T. Gervasoni, Président de la section de Villard-de-Lans. Cette section a, d'autre part, été honorée par le remise de la Médaille de Compagnon de l'Amicale d'Épernay à Gilbert Lhotelain et Georges Mayousse.

Notre Association était également représentée le 19 octobre 1985 à la cérémonie annuelle de Damery, commémorant l'accident d'avion de l'Escadron "Vercors", par le Président T. Gervasoni.



Louis Bouchier a prononcé l'allocution suivante, en lui adressant un dernier adieu :

Notre camarade Maurice Repellin nous quitte. Arraché à l'affection des siens et à l'amitié de tous ses amis de la Résistance par une terrible maladie, nous le pleurons aujourd'hui. Sa famille pleure un époux, un père, un frère, notre tristesse est grande à nous tous, Pionniers du Vercors, de perdre en lui le résistant exemplaire qu'il a été et le camarade qui a tant fait pour la bonne marche de notre Association.

Maurice, dès 1943, à 20 ans, opte sans hésiter pour la résistance et fait partie de la compagnie civile formée à Autrans. Sans se poser de questions, malgré son jeune âge, il fait d'emblée le choix le plus risqué, pour lui-même comme pour sa famille, en se plaçant dans le camp de ceux qui ne veulent pas subir et qui s'organisent pour combattre l'occupant et ses valets du régime de Vichy, afin de préparer le combat libérateur. Jusqu'en 1944, il va ainsi œuvrer au sein de cette compagnie afin de supporter le camp de maquisards C3 qui s'installe dans la commune. Il sera parmi les plus dévoués et les plus disponibles.

En juin 1944, au moment de la mobilisation sur le Plateau des forces de la résistance, il est affecté à la compagnie Dufau avec laquelle il participe aux combats du Vercors jusqu'en août 1944. Puis il continuera le combat libérateur avec le 6^e B.C.A. pour libérer Grenoble, Beaurepaire et Lyon jusqu'en septembre.

Ce qui caractérise le mieux Maurice sur le plan humain, c'est son dévouement sans bornes, sa disponibilité, sa gentillesse et sa simplicité. Actif et dynamique, il va continuer le combat sous une autre forme en se consacrant à la bonne marche de notre Association. Tour à tour porte-drapeau, puis Président de la section d'Autrans, il va, sans bruit mais avec désintéressement et persévérance, se consacrer à sa tâche jusqu'à ses derniers instants.

Que ce soit comme résistant ou comme membre de notre Association, il mérite notre admiration et notre reconnaissance. Je lui en porte aujourd'hui témoignage.

A sa famille éplorée qui est dans le chagrin, je voudrais présenter les condoléances attristées de tous ses camarades Pionniers et dire toute la part que nous prenons à sa peine. Elle est à la mesure des épreuves que nous avons vécues en commun avec Maurice et de l'estime que nous lui portons tous.

Son souvenir restera dans nos cœurs.

• Paul Montchamp, de la section de Villard-de-Lans, est décédé le 20 août 1985. Voir la rubrique locale.

• Marcel Faure, de Bouvante-le-Haut, est décédé le 25 octobre 1985, à l'âge de 72 ans. Membre de la section de Saint-Jean-en-Royans, c'est un ancien de la compagnie Fayard.

• Le 20 novembre 1985, la section de Saint-Jean perd un autre camarade, Henri Barbier, décédé à l'âge de 82 ans. Il avait été affecté en juin 1944 à l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors.

• Notre camarade Maurice Repellin, Président de la section d'Autrans est décédé le 15 novembre 1985, à l'âge de 62 ans, après avoir supporté très courageusement les souffrances d'une longue maladie. Ses obsèques ont eu lieu à Autrans, le samedi 16 novembre, en présence d'une grande affluence d'amis et de Pionniers. Le Président national

Conditions exigées pour une proposition pour la Légion d'Honneur au titre de la défense

A. Propositions à titre normal.

Sont proposables, les candidats réunissant les conditions suivantes :

A. Pour le grade de Commandeur : Les personnels officiers et non-officiers comptant au moins huit années d'ancienneté dans le grade d'Officier de la Légion d'Honneur et justifiant de blessures de guerre ou citations individuelles, non encore récompensées par leur promotion dans la Légion d'honneur ou l'Ordre National du Mérite.

B. Pour le grade d'Officier : Les personnels officiers comptant au moins dix ans d'ancienneté dans le grade de Chevalier de la Légion d'honneur et justifiant d'une blessure de guerre ou citation individuelle non encore récompensée par leur nomination ou promotion de la Légion d'Honneur ou l'Ordre National du Mérite

Les personnels non-officiers comptant au moins dix ans d'ancienneté dans le grade de Chevalier de la Légion d'Honneur et justifiant de deux titres de guerre ou citation individuelle, non encore récompensée par leur nomination ou promotion dans la Légion d'Honneur ou dans l'Ordre National du Mérite.

C. Pour le grade de Chevalier :

1. Les officiers supérieurs totalisant vingt-deux annuités et titulaires soit d'une citation individuelle, soit d'une blessure de guerre non encore récompensée par la Médaille militaire ou une nomination ou promotion dans l'Ordre National du Mérite.

2. Les officiers totalisant vingt-deux annuités et titulaires d'une citation à l'ordre de la division ou d'une blessure de guerre ayant entraîné une invalidité d'au moins 30 %, non encore récompensée par la Médaille militaire ou une nomination ou promotion dans l'Ordre National du Mérite.

3. Les officiers totalisant vingt-deux annuités et titulaires d'un titre de guerre au moins, ainsi que de la médaille d'or des services militaires volontaires obtenues avant le 1^{er} janvier 1985 et qui assument, au niveau national ou de la région militaire, aérienne, maritime, des responsabilités au sein des associations des cadres de réserve ou bien rendent des services particulièrement importants au titre du perfectionnement des réserves.

Le titre de guerre, la médaille des services militaires volontaires et les responsabilités ou activités évoquées ci-dessus ne doivent pas avoir déjà été récompensées par la Médaille militaire ou une nomination ou promotion dans l'Ordre National du Mérite.

Un rapport précis et détaillé établi par l'autorité militaire compétente pour en juger, sera obligatoirement joint à la fiche individuelle de proposition.

4. Les personnels non-officiers totalisant vingt-deux annuités titulaire de la Médaille militaire depuis au moins dix années et justifiant de quatre blessures de guerre ou citations individuelles, dont une, au moins, non encore récompensée par la Médaille militaire ou leur nomination ou promotion dans l'Ordre National du Mérite.

B. Propositions à titre exceptionnel.

Pourront être proposés à titre exceptionnel :

1. Pour les différents grades de la Légion d'Honneur, les personnels justifiant de nombreux faits de guerre et ne réunissant pas strictement les conditions énumérées ci-dessus.

2. Pour le grade d'Officier, les anciens combattants de la guerre 1914-1918 comptant au moins dix années d'ancienneté dans le grade de Chevalier de la Légion d'Honneur et justifiant au titre de ce conflit, d'un minimum soit de cinq blessures de guerre ou citations individuelles, soit de six titres de guerre.

C. Propositions à titre 1939-1945.

Sont proposables pour une nomination dans la Légion d'Honneur, les personnels médaillés militaires et justifiant soit d'au moins quatre faits de guerre (blessures de guerre ou citations individuelles), soit de trois blessures de guerre ou citations individuelles accompagnées de l'une des décorations suivantes : médaille de la résistance, médaille des évadés, croix du combattant volontaire, médaille des services volontaires dans la France libre, croix du combattant volontaire de la résistance.

Les anciens résistants particulièrement valeureux sont également proposables pour une nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Proposition pour la Médaille Militaire

A. A titre normal.

1. Les personnels militaires de l'armée active du grade d'adjudant au moins ou équivalent et justifiant d'un minimum de vingt ans de services militaires (services actifs plus bonifications).

2. Les personnels militaires cités individuellement à l'Ordre de l'Armée, quels que soient leur ancienneté de service et leur grade.

3. Les personnels militaires ayant reçu une ou plusieurs blessures de guerre, quels que soient leur ancienneté de service et leur grade.

4. Les personnels militaires justifiant d'au moins huit annuités de services (services actifs plus bonifications) et titulaires :

- soit d'une citation individuelle à l'Ordre du Corps d'Armée ou Division ;
- soit d'au moins deux citations individuelles à un ordre inférieur à la Division ;
- soit de la médaille des services volontaires dans la France libre et d'une citation inférieure à la Division.

Ceux qui ne justifient pas de huit annuités peuvent être présentés sous réserve de faire l'objet d'un rapport particulier exposant l'acte de courage ou de dévouement méritant récompense.

5. Les anciens combattants de la guerre 1914-1918, qui ne réunissent pas l'une des conditions ci-dessus, si cependant ils justifient au titre de ce conflit :

- soit d'une citation individuelle quels que soient leur ancienneté de service et leur grade ;
- soit de la Croix du Combattant volontaire se rapportant au premier conflit mondial, sous réserve de justifier de huit annuités (services actifs plus bonifications).

B. A titre exceptionnel.

Les personnels militaires ayant reçu une ou plusieurs blessures en service commandé, entraînant un taux d'invalidité d'au moins 65 % quels que soient leur ancienneté de service et leur grade. Ces présentations devront être réservées au personnel blessé dans des circonstances justifiant l'obtention de la médaille militaire et sous réserve que leur responsabilité ne soit pas engagée. Elles seront accompagnées d'un rapport particulier faisant ressortir les circonstances dans lesquelles les blessures ont été contractées.

Les anciens personnels militaires féminins concourent pour la Médaille militaire dans les mêmes conditions que les personnels masculins. Une attention toute particulière sera portée à ces candidatures.

Proposition pour l'Ordre National du Mérite

A. A titre normal.

Pour le grade de Commandeur : Officiers généraux comptant au moins six ans d'ancienneté dans le grade d'Officier le plus récent dans la Légion d'Honneur ou l'Ordre National du Mérite et rendant, depuis lors, d'importants services au sein d'associations ayant un lien direct avec la défense nationale.

Personnels officiers et non-officiers comptant au moins six ans d'ancienneté dans le grade d'Officier le plus récent dans la Légion d'Honneur ou l'Ordre National du Mérite et ayant obtenu, postérieurement à cette promotion, deux titres de guerre ou justifiant d'un fait de guerre (blessure de guerre ou d'une citation individuelle), ou ayant continué à manifester avec régularité d'importantes activités dans les réserves, sanctionnées par un minimum de cinq récompenses.

Pour le grade d'Officier : Personnels officiers et non-officiers comptant au moins sept ans d'ancienneté dans le grade de Chevalier le plus récent dans la Légion d'Honneur ou l'Ordre National du Mérite et ayant depuis leur nomination, continué à manifester avec régularité des activités dans les réserves, sanctionnées par un minimum de cinq récompenses.

Personnels officiers et non-officiers comptant au moins sept ans d'ancienneté dans le grade de Chevalier le plus récent dans la Légion d'Honneur ou l'Ordre National du Mérite et ayant obtenu postérieurement un titre de guerre.

Pour le grade de Chevalier : Officiers non titulaires de la Médaille militaire, totalisant au moins quinze ans de services actifs et un titre de guerre.

Officiers et personnels non-officiers, justifiant postérieurement à l'attribution de la Médaille militaire d'un titre de guerre et de dix ans de services actifs.

Officiers et personnels non-officiers totalisant au moins quinze ans de services (en activité et dans les réserves) et manifestant avec régularité des activités dans les réserves sanctionnées par un minimum de sept récompenses ou ayant obtenu la médaille d'argent ou la médaille d'or des services militaires volontaires antérieurement au 31 décembre 1982.

Officiers et personnels non-officiers réunissant au moins quinze ans de services (en activité et dans les réserves) et justifiant d'un titre de guerre et :

- soit de six récompenses pour activités dans les réserves ;
- soit de la médaille d'argent ou de la médaille d'or des services militaires volontaires obtenue antérieurement au 31 décembre 1983.

B. A titre exceptionnel.

Des propositions à titre exceptionnel pour les différents grades de l'Ordre National du Mérite pourront éventuellement être établies, en faveur des personnes ne réunissant pas strictement les conditions fixées ci-dessus ; en nombre très limité, elles pourront concerner des personnes qui :

- assurent avec dévouement et efficacité depuis de nombreuses années l'animation ou la présidence effective des associations d'officiers et de non-officiers de réserve agréées par le Ministère de la Défense (à l'exception des officiers généraux proposables pour ces motifs, à titre normal) ;
- rendent ou ont rendu des services importants sur le plan professionnel ou social, ayant un lien direct avec la défense nationale.

Un rapport précis et détaillé établi par l'autorité militaire compétente pour en juger, ainsi que toutes pièces attestant la nature et l'importance de ces services, seront joints à chaque fiche de proposition.

Les anciens personnels féminins qui ont servi sous statut militaire, justifiant de titres de guerre non récompensés, devront être proposés même s'ils ne réunissent pas les conditions d'ancienneté prévues par le décret portant création d'un Ordre National du Mérite.

Au titre des Anciens Combattants Légion d'Honneur

Avoir rendu d'éminents services en remplissant pendant au moins dix ans des fonctions de responsabilités dans des associations d'anciens combattants : président, secrétaire, trésorier, membre de conseil d'administration.

Au titre de l'Ordre National du Mérite

Récompenser les mérites distingués pendant au moins dix ans dans une association d'anciens combattants : président, vice-président, secrétaire, trésorier.

La Médaille d'Or du quarantième anniversaire des combats du Vercors à M. Louis Mermaz, Président de l'Assemblée Nationale

Après nos cérémonies du quarantième anniversaire, il restait une personnalité qui n'avait pu, par suite de contretemps successifs, recevoir la Médaille d'Or commémorative, frappée à cette occasion et attribuée aux personnalités ayant rendu des services à notre Association. Il s'agissait de M. Louis Mermaz, Président de l'Assemblée Nationale, et qui était à l'époque également Président du Conseil Général de l'Isère.

La lacune a été comblée, le samedi 30 novembre, à Saint-Laurent-de-Mure, après la remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à notre camarade Henri Rambaudi (voir rubrique distinctions).

Le Président national Louis Bouchier a donc pu remettre sa Médaille d'Or à cette personnalité, en rappelant toute l'amicale sollicitude dont a toujours fait preuve, sous sa présidence, le Conseil Général de l'Isère et l'extrême attention apportée à nos problèmes et nos préoccupations de tous ordres, pour un meilleur fonctionnement de notre Association.

M. Louis Mermaz remercia en quelques mots d'une grande gentillesse, exprimant tout le plaisir qu'il ressentait à recevoir cette médaille et toute l'estime qu'il porte aux « Pionniers du Vercors ».

Avez-vous pris date ?

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE SE TIENDRA LE DIMANCHE 4 MAI 1986 A ROMANS

Détails et directives dans le prochain numéro.

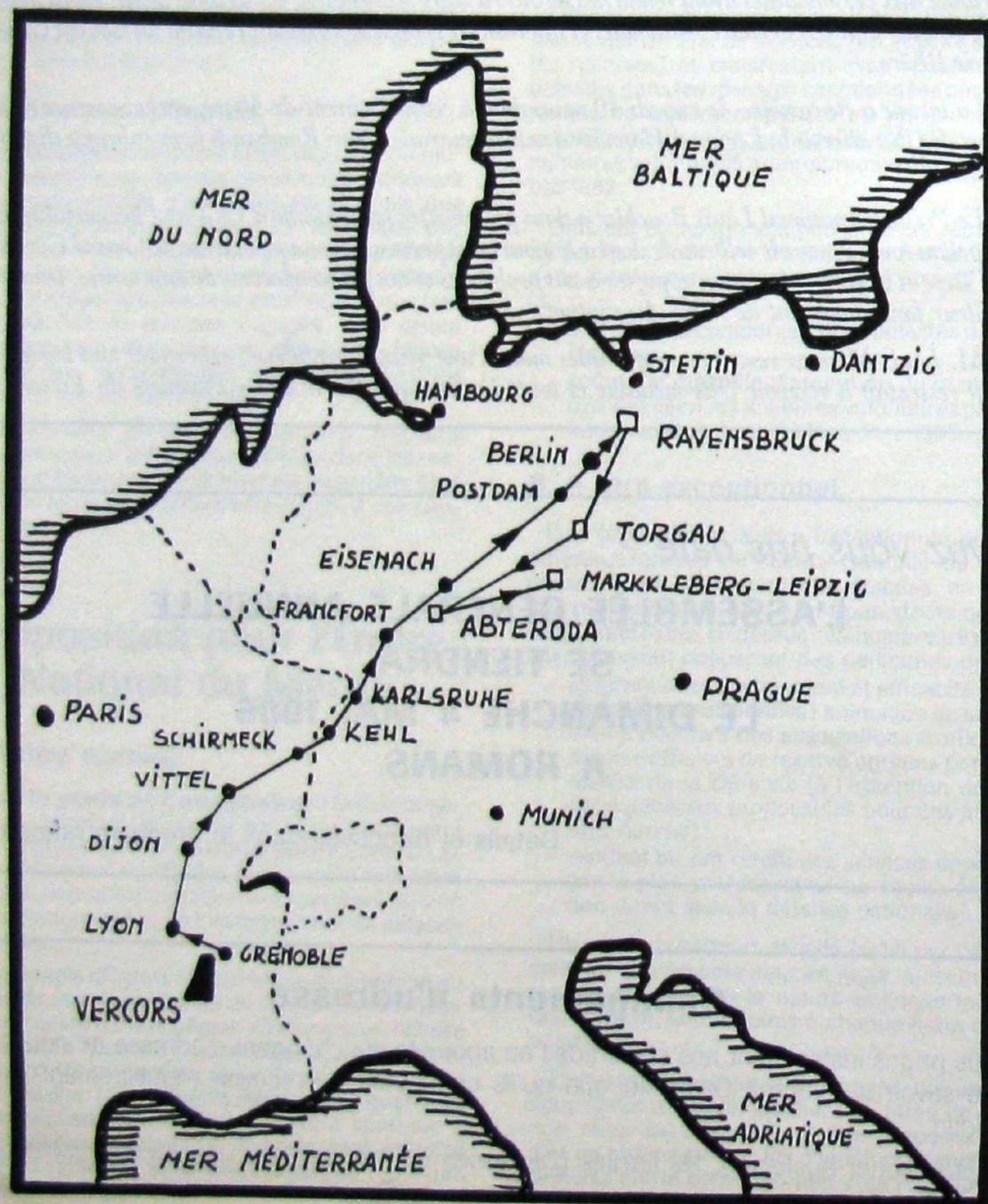
Changements d'adresse

Nous prions instamment nos camarades ou abonnés qui changent d'adresse de nous le faire savoir au siège à Grenoble, afin qu'ils continuent de recevoir régulièrement leur bulletin.

Nous indiquer également les libellés d'adresses qui ne sont pas absolument corrects.

En captivité chez les nazis

par Maud ROMANA
Infirmière à la Grotte de la Luire



Chacun connaît à peu près, par de nombreux récits parus dans des ouvrages et revues, l'essentiel de la tragédie qui s'est déroulée à la Grotte de la Luire le 27 juillet 1944.

On sait aussi que, outre nos blessés odieusement abattus, le personnel sanitaire a été emmené par les Allemands. Les sept infirmières ont été déportées et, malheureusement, Odette Malossane n'est pas revenue des camps de la mort. Mais nous n'avions, à ce jour, aucun récit de ce qu'avaient vécu et subi ces infirmières, à partir de leur départ du Vercors.

Maud Romana a eu le mérite d'écrire et la gentillesse de nous donner le récit que vous allez lire ci-dessous. Il fallait que reste ce témoignage et nous sommes heureux de le publier, sans y ajouter de commentaire car il se suffit à lui-même, et en remerciant notre camarade.

Nous avons simplement complété, par des renvois, le maximum de renseignements qu'il nous a paru utile de préciser.

La grotte de la Luire.

27 juillet 1944. Depuis plusieurs jours nous vivions, blessés, docteurs et infirmières, dans la grotte de la Luire, située au flanc de la montagne entre Saint-Agnan et le village de Rousset. Ce jour-là, j'étais allée refaire les pansements de deux de nos blessés réfugiés dans une petite grotte un peu au-dessus de la Luire⁽¹⁾. L'accès en était très difficile. Au moment où je les quittai, je vis une fusée qui s'enfonçait dans les bois. Un peu inquiète, je me dépêchai de regagner notre refuge.

Il était environ 17 heures, quand tout à coup, nous percevons des rafales de mitrailletes, un tir qui semblait se rapprocher. Immobiles et anxieux, nous attendons. Subitement, nous voyons apparaître à l'entrée de la grotte une vingtaine d'uniformes verts. Adossée à la paroi de la grotte, la mitrailleuse sur l'estomac, je m'attendais au pire.

L'officier S.S., apercevant l'Américain⁽²⁾ opéré de l'appendicite peu de jours avant à l'hôpital de Saint-Martin, est stupéfait. Il se précipite sur lui et lui arrache ses galons d'officier. Des balles ricochent contre les rochers. C'est alors que nos quatre blessés allemands, d'origine polonaise, soignés également à l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors, lèvent les bras en criant : « Ne tirez pas camarades. » Interdits, les Allemands hésitent. L'officier S.S. s'avance et hurle en français : « Debout, terroristes ! » Nous voulons lui montrer nos papiers. « Inutile, dit-il, ils sont faux. Tout ce que vous dites est faux, vous êtes des terroristes. Vous serez tous exterminés, les femmes comme les hommes. » La grotte est fouillée de toute part ; nous n'avons pas d'armes, la grande croix rouge placée à l'entrée de la grotte montrait que nous étions un hôpital.

Tous ceux qui peuvent marcher sont conduits, encadrés de mitrailletes, jusqu'au hameau de Rousset, à environ 5 kilomètres.

Les Allemands nous installent dans une ferme abandonnée, rapidement débarrassée de ses meubles qui volèrent par la fenêtre, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Une infirmière est restée là-haut dans la grotte de la Luire avec les blessés immobilisés sur leurs brancards⁽³⁾. Elle nous rejoint quelques heures plus tard et nous raconte l'horrible massacre. Tous ont été mitraillés sur leurs brancards.

Enfermées dans une petite pièce sans lumière, une sentinelle devant la porte, nous avons eu le temps de faire disparaître une partie de nos brassards F.F.I. J'avais encore le mien, signé du commandant « Thivollet ». Ne voulant pas qu'il tombe entre les mains des Allemands, je le mangeai toute la nuit.

(1) Arnaud Roger et Busca Oswald.
(2) Hesters Meyers.
(3) Anita Winter.

Le lendemain matin, nous montons dans un camion allemand après avoir reçu un peu de nourriture. Seuls nos blessés restent à Rousset. A Saint-Agnan-en-Vercors, montent dans le camion quelques civils et nos quatre anciens blessés polonais. Nous nous dirigeons vers Grenoble.

Jamais je n'oublierai la traversée du Vercors en camion allemand. Tout le long des routes, c'étaient des morts, des fermes brûlées, des voitures calcinées. A Saint-Martin-en-Vercors, sur notre hôpital, flottait la croix gammée.

Nous rencontrons une colonne allemande, un officier descend de voiture pour nous injurier. Alors, à notre stupéfaction, un des civils ramassé sur la route se lève et dit : « J'étais prisonnier du maquis, j'ai travaillé avec vous. » « C'est bien, dit l'Allemand, dans ce cas, je vous serre la main. »

Ainsi, je quittai le Vercors où j'étais arrivée quelques semaines plus tôt. J'étais jeune infirmière, je travaillais à l'hôpital de Romans. Nous y soignons, entre autres, des blessés des différents maquis de la région, lesquels nous étaient amenés clandestinement.

Un jour, on m'a fait part d'un projet de création d'un hôpital dans le maquis du Vercors et pour lequel on cherchait à recruter des infirmières. On me demanda si j'étais prête à rallier le maquis. Je répondis avec enthousiasme que j'étais d'accord.

Le 9 juin 1944, nous nous sommes retrouvés un petit groupe sur une place de Bourg-de-Péage (Drôme). A l'heure actuelle, une plaque commémore ce lieu de départ des résistants vers le maquis du Vercors. Un camion chargé de charbon sous lequel étaient dissimulées des armes, nous conduisit à Pont-en-Royans. Nous descendons du camion pour prendre un car du maquis qui nous laissa à Saint-Martin-en-Vercors où, dans une ancienne colonie de vacances, devait s'installer l'hôpital du maquis.

Grâce aux connaissances, au travail, à la bonne volonté de chacun : chirurgiens, médecins, infirmières, brancardiers, service administratif, l'hôpital rapidement fonctionna normalement.

Le 22 juillet 1944, les bombardements incessants de l'aviation allemande sur le Vercors et sur notre hôpital nous obligèrent à nous réfugier dans la grotte de la Luire.

Les prisons en France.

C'est dans un autre camion, cette fois-ci allemand, que je quitte le Vercors. Nous arrivons à Grenoble vers 17 heures, nous nous arrêtons devant la caserne de Bonne transformée en prison par les Allemands. Les civils, femmes et hommes ainsi que le docteur Ganimède, sa femme et sont fils sont libérés.

Les docteurs Fischer et Ullmann, le Père de Montcheuil (arrêté avec nous dans la grotte de la Luire) et nous les sept infirmières⁽⁴⁾, encadrés d'Allemands armés, pénétrons dans la caserne. Nous voici toutes les sept dans une cellule : cinq lits à deux étages, des fenêtres grillagées au ras du plafond. La porte verrouillée derrière nous ; c'est notre premier contact avec la prison.

La première nuit, il nous fut difficile de dormir. Le petit guichet grillagé de la porte s'ouvrait constamment, une tête d'Allemand apparaissait, jetais un coup d'œil circulaire, puis le guichet se refermait.

Le lendemain matin, samedi 29 juillet 1944, commença notre première journée : levées à 5 heures, nous entendons à travers le guichet le fameux « aufstehend » (debout) qui devait nous devenir familier. Ensuite c'était la toilette en cinq à six minutes, il fallait faire vite, puis le petit déjeuner : le meilleur repas de la prison, café-pain-confiture. A midi nous avions une soupe, le soir une autre soupe très peu appétissantes.

Le samedi après-midi, l'on nous appela l'une après l'autre pour l'interrogatoire. Nous avions décidé de dire qu'étant infirmières, en vacances dans le Vercors, nous avions été réquisitionnées au moment des combats. Je passai la septième à l'interrogatoire, si bien que c'est l'Allemand qui répondit à ma place. Heureusement pour nous, l'interrogatoire n'alla pas plus loin.

Les jours suivants, arrivèrent d'autres prisonnières que l'on précipitait dans la cellule. Les journées étaient longues. Il était interdit de s'allonger sur les lits, nous restions assises sur un banc, attaquées par les mouches, la chaleur était accablante. D'une cellule voisine nous percevions du « morse ». Tous les deux jours, nous avions une promenade dans la cour : dix minutes à tourner en rond dans un sens puis dans un autre. Entre ces deux jours, c'était celui de « sortie » des hommes : mais jamais nous n'avons aperçu nos médecins.

Le 2 août 1944, on nous annonça une visite médicale. Le docteur allemand entrouvrit la porte de la cellule sans entrer et nous dit : « Vous êtes toutes en bonne santé ? Personne n'est « enceinte » ? », puis referma la porte en disant : « Vous êtes toutes bonnes. »

Nos gardiens allemands, des soldats assez humains, nous dirent « en secret » que nous devions partir le lendemain pour Lyon, de là à Paris puis en Allemagne, ajoutant que nous serions très bien en Allemagne ; à titre d'infirmières, nous serions employées à soigner des blessés allemands. Nous étions encore confiantes.

Le 3 août au matin, réveil toujours à 5 heures, les Allemands nous rendent le peu de bagages que l'on avait pu garder. Des cars se trouvaient devant la caserne. Sous les cris : « Vite ! vite ! » nous sommes entassées dans un car, il y en avait trois. Dans un des cars nous apercevons le docteur Raoul⁽⁵⁾ (du Vercors) qui nous sourit discrètement de loin.

Le départ n'eut lieu qu'à 9 heures. A chaque portière était installé un Allemand avec sa mitrailleuse, le toit des cars était garni de miliciens armés. Une colonne allemande avec un chef de la gestapo nous suivait.

Un Allemand nous dit en français : « Si quelqu'un cherche à se *dépiner*, on tire sans dire un mot. »

Le voyage se passa sans trop de heurts. Lorsqu'on traversait les villages, les gens terrifiés s'enfermaient chez eux. A Voiron, deux jeunes filles à bicyclette font arrêter le convoi, conversent avec les miliciens qui, aussitôt, se mirent à tirer en direction des bois. Cela dura une bonne demi-heure, l'on repartit sans comprendre.

(4) Rosine Bernheim, Cécile Goldet, Odette Malossane, France Pinhas, Maud Romana, Suzanne Siveton, Anita Winter.

(5)

Nous arrivons à Lyon à 14 heures, devant le fort Montluc. Nous descendons et nous attendons, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, devant le mur du fort en plein soleil. Une de nous se trouve mal, un Allemand un peu plus humain nous fit mettre à l'ombre. Les hommes rentrèrent dans leurs cellules. Nous apercevons notre Américain du Vercors.

Le commandant de Montluc, un S.S., en s'excusant ironiquement nous dit : « Il n'y a plus de place pour vous, nous sommes obligés de vous loger dans les caves. » Nous descendons dans la cave obscure, un seul trait de lumière filtrait par une fente du plafond. Sur le sol battu était étalée un peu de paille qui sentait le fumier. Deux petites loges de 3 mètres sur 3 et un couloir suffirent à loger les vingt femmes, l'on pouvait tout juste s'asseoir. Aussitôt, nous fûmes envahies par les puces. On s'installa sans parler, le cœur serré.

Au bout d'une heure, un bruit de clé, la porte s'ouvrit, un peu d'air pur entra. Une femme S.S. nous déposa un seau de soupe et quelques gamelles, une pour trois ou quatre. Incapables d'avalier cette soupe qui avait pris l'odeur de la paille, personne n'y toucha. Avec angoisse, nous nous demandions combien de temps nous allions rester dans ce réduit. Un peu plus tard, la porte s'ouvrit à nouveau : c'étaient des représentants de la Croix-Rouge qui nous apportaient des cageots de pêches. Quel délice !

Grâce à leur intervention, les Allemands vinrent nous chercher et, à notre grand étonnement, nous quittons le fort Montluc. Un car nous attendait. Il nous laissa devant la prison Saint-Joseph, prison de femmes. Bousculées, une par une, nous entrons à Saint-Joseph. La porte se referme derrière nous, mais plus d'Allemands ! Le gardien chef, un Français, nous accueille avec sympathie.

Lyon. Saint-Joseph.

Nous voici installées dans un vaste dortoir, de petits lits recouverts d'un drap étaient alignés tout autour de la pièce. On se serait cru plutôt en colonie de vacances qu'en prison si ce n'était la présence de punaises voraces.

Pas de réveil à 5 heures du matin, pas de promenade obligatoire, nous sortions deux fois par jour dans la cour si nous le voulions et nous bavardions avec nos gardiennes.

Le gardien chef nous autorisa à écrire à nos familles. La Croix-Rouge nous apporta des vivres et des vêtements. Un prêtre et un pasteur vinrent nous voir.

J'eus la grande joie et la surprise d'avoir la visite de ma sœur qui réussit, non sans peine, à obtenir l'autorisation du gardien chef de me rencontrer cinq minutes, juste le temps d'échanger quelques mots au parloir.

Vendredi 11 août 1944. Nous étions depuis huit jours à la prison Saint-Joseph. Ce jour-là, à 5 heures du matin, nos gardiennes nous réveillent et nous disent avec tristesse : « Dans une heure, les Allemands doivent venir vous chercher. » Ce que nous appréhendions tant devait arriver !

Nous espérions que les Allemands nous oublieraient. Hélas, c'était mal les connaître ! Rapidement prêtes, nous descendons dans la cour, un officier S.S. nous appelle l'une après l'autre, et nous franchissons à nouveau, très rapidement, la porte pour monter dans un car.

Nous nous arrêtons à la prison Saint-Paul où des hommes montent à leur tour.

Nous descendons tous à la gare Perrache. Sur le quai, c'est de nouveau un appel long, une attente en plein soleil pendant plusieurs heures au milieu des cris, des injures des S.S. Nous apercevons à nouveau le docteur Raoul. D'autres femmes arrivent de Montluc.

Enfin, au début de l'après-midi, nous pouvons accéder au train. Dans un wagon de troisième classe, hermétiquement fermé, les soixante femmes que nous sommes sont réparties : huit par compartiment. Dans les autres wagons ce sont les hommes, puis des juifs : femmes, hommes, enfants. Notre convoi comptait environ 1100 personnes. Ce n'est que vers 16 heures que nous quittons Perrache. Nous devons être dirigés vers l'Allemagne en passant par Paris.

11 août. Le train.

Le premier jour, nous faisons à peine 50 kilomètres, la voie avait sauté. La chaleur était accablante, les fenêtres des compartiments ainsi que les stores étaient bloqués afin que nous ne puissions les ouvrir. Nous réussissons cependant peu à peu à débloquent les fenêtres pour avoir un peu d'air. Nos gardiens allemands n'étaient pas trop mauvais, à part le chef de convoi S.S. Toutes les demi-heures, un Allemand ouvrait la porte du compartiment pour nous compter : « Acht », disait-il (huit), puis refermait la porte.

La Croix-Rouge nous distribuait du ravitaillement aux principales gares, mais les Allemands en prélevaient une grosse partie. A Dijon, un train de civils allemands fut ravitaillé à notre place. Je fus chargée de la distribution du ravitaillement dans le convoi. Notre voyage dura dix jours. Je connaissais donc bien la composition du train. Encadrée de deux Allemands, il m'était impossible d'échanger quelques mots avec les autres prisonniers. Dans le wagon des hommes, j'aperçus à nouveau le docteur Raoul. Durant des journées entières, nous restions sur place sur des voies de garage en plein soleil. L'on souffrait surtout de la soif, l'eau nous était refusée. Souvent, nous ne roulions pas la nuit ou nous refaisions en sens inverse le chemin parcouru dans la journée. Près de Chalon-sur-Saône, nous sommes restés une journée devant la plaque de « Nicéphore Niepce ».

Nous nous dirigeons vers Paris, mais arrivés à Langres, les voies étaient coupées. Nous partons vers Vittel. A Vittel, nous restons deux jours, ravitaillés seulement avec de l'eau de Vittel. Désorientés, les Allemands attendent des ordres. Nous apprenons par une infirmière de la Croix-Rouge le débarquement du Midi.

Notre vie dans le train.

Dans notre compartiment nous étions six infirmières du Vercors plus les deux prisonnières de la caserne de Bonne qui s'étaient jointes à notre groupe.

Les journées étaient interminables. Pour passer le temps, nous chantions des airs folkloriques : A la claire fontaine, Auprès de ma blonde, En passant par la Lorraine, Si tous les gars du monde avaient de bons sentiments ; cette chanson nous avait été apprise par les Américains d'origine canadienne, parachutés dans le Vercors.

Nos chants étaient interrompus par l'arrivée de l'Allemand qui venait nous compter, nous recompter inlassablement. La porte du compartiment refermée, nous reprenions nos chœurs.

Toutefois, il nous arrivait d'attendre avec impatience le passage d'un de nos gardiens, afin d'aller aux toilettes. Conduites sous bonne garde, il ne fallait pas y rester longtemps, l'on se faisait rappeler à l'ordre par des cris : « Los ! Schnell ! (vite) ». De retour à notre place, c'était le tour d'une autre prisonnière. Le manège ainsi continuait jusqu'à ce que la compréhension de notre geôlier s'évanouisse.

Après l'arrêt prolongé en gare de Vittel, le va-et-vient du compartiment aux toilettes avait pris une accélération

évidente. Nos gardiens, furieux, maudissaient cette remarquable eau de source et s'écriaient : « So Wasser Vittel, Wasser Vittel. »

Tout au long du trajet, en écartant le store baissé, l'on pouvait voir le paysage et les noms des gares traversées.

Lorsque je distribuais le ravitaillement déposé par la Croix-Rouge, réparti selon le bon vouloir des Allemands, j'étais occupée une partie de la matinée ou de l'après-midi. De retour à ma place, je racontais à mes voisins de compartiment ce qui se passait dans les autres.

Le soir venu, nous nous installions le moins mal possible. Deux d'entre nous couchaient dans les filets, quatre sur les banquettes, les deux autres sur le plancher du wagon. Je couchai dans un filet lequel n'était pas large et peu profond. Nous gardions nos chaussures aux pieds, prêtes à sauter sur la voie, espérant une attaque du train par la résistance. Arrivés en Alsace, cet espoir hélas s'estompa définitivement. Après Vittel, nous arrivons en Lorraine. Nous passons Metz, Nancy. Les cheminots nous transmettaient des nouvelles en les écrivant à la craie sur les wagons de marchandises qui s'arrêtaient face à notre train.

Puis c'est Strasbourg. Quelle tristesse de traverser l'Alsace germanisée, de voir les noms des villes écrits en allemand !

A Rottaü, petit village alsacien, nous faisons une pause d'un jour et une nuit. Pour la première fois, il nous fut permis de descendre du train. Après huit jours de train, il était agréable de marcher un peu et d'aller se rafraîchir dans une petite rivière. C'est à Rottaü que les hommes quittent le train pour être dirigés vers le camp de Schirmeck. Le chef de convoi S.S. les accompagna. Un sous-officier allemand prit la direction du convoi et nous dit qu'il était préférable pour nous de ne pas aller dans ce camp, nous serions mieux ailleurs...

Nous repartons le lendemain. Nous traversons le Rhin et quittons la France. En Alsace, les gens nous faisaient des gestes de sympathie et d'encouragement. Nous pensions alors que la guerre n'était plus qu'une question d'un mois ou deux et que nous referions alors le voyage en sens inverse. Aussi, même en traversant l'Allemagne, avions-nous un excellent moral, nous chantions.

Nous roulons plus vite. Nous arrivons à Karlsruhe, nous y laissons les juifs. Rapidement, nous traversons l'Allemagne : Postdam, Berlin déjà très bombardé.

Le 21 août, nous arrivons à la petite gare de *Furstenberg*, non loin de Stettin et de la Baltique ; il était environ 17 heures.

Ravensbrück.

Les soixante femmes du wagon, fatiguées par dix jours de voyage, descendent du train, encadrées par des soldats allemands armés. Nous nous acheminons vers le camp. Nous traversons des bois, des chemins sablonneux, quelques rares habitations, pays perdu au milieu de marécages. Nous ignorions encore où nous allions et ce qui nous attendait.

Nous approchons du camp de Ravensbrück, le paysage n'était guère encourageant : des barbelés électrifiés de cinq à six mètres de haut entouraient les baraquements en bois. La porte se soulève pour nous livrer passage, des sentinelles S.S. femmes et hommes avec leurs chiens nous accueillent sous un flot d'injures et de cris. (Nous en avions déjà l'habitude.)

Derrière nous, la barrière métallique retombe et nous voilà dans une immense cour. Nous sommes alignées devant les barbelés entourant le block des officiers S.S. sous un soleil ardent ; il n'était que 17 heures et sous la surveil-

lance d'une Polonaise « la blokowa », chef de block plus odieuse que les Allemandes.

Fatiguées, nous nous installons par terre. Une poussière noire recouvrait le sol. Pas un arbre, pas un brin d'herbe dans le camp ; seulement un petit parterre de pelouse autour du block des femmes S.S. : mais interdiction de s'y asseoir, nous l'apprenons vite à nos dépens. Nous attendons sans rien dire.

Le soir, nous assistons à l'arrivée des prisonnières revenant du travail : spectacle que je n'oublierai jamais ! Les prisonnières marchaient au pas, la pelle sur l'épaule, cinq par cinq, chantant des hymnes allemands. La plupart étaient pieds nus ou avec d'affreux sabots, elles portaient des robes rayées de bagnardes, les cheveux rasés, elles avaient ce teint noirâtre que donnait la poussière de Ravensbrück, ce même regard mort, presque plus rien d'humain.

Était-ce là le sort qui nous était réservé ? C'était donc le bain ! Tout mon courage disparu, je ne pus retenir mes larmes. Mais ce ne fut qu'un éclair, il ne fallait pas se laisser abattre. Je me promis de lutter tous les jours, quoiqu'il arrive, pour sortir de cet enfer. Et j'appris au fil des jours à lutter contre cette torpeur qui peu à peu nous enveloppait, abolissant toute pensée, réduisant ainsi beaucoup de prisonnières à se laisser conduire comme des moutons. C'était un des buts des Allemands S.S. Non, il fallait résister, comme nous avions résisté en France. Sans cela, c'était la mort à plus ou moins brève échéance.

Notre première nuit à Ravensbrück se passa dehors, couchées dans la poussière noire, serrées les unes contre les autres pour essayer de se réchauffer. Mais impossible de dormir ! Toute la nuit, c'étaient des cris : cris de prisonnières battues par ces gardiennes polonaises qui vociféraient des injures en allemand, hurlements des chiens policiers et des gardiennes S.S., appel de numéros d'un autre convoi arrivé le même jour. Une des prisonnières de ce convoi voulut nous passer un peu de ravitaillement de son colis de la Croix-Rouge ; pour cela elle fut rouée de coups. Nous avions faim. Dans la soirée, on nous avait servi une soupe de feuilles de chou et de tiges de rutabaga, dans des gamelles dégoûtantes, une pour trois, autant de terre que d'eau, nous n'y avions pas touché.

La vie au camp d'extermination de Ravensbrück.

Ce n'est que le lendemain après-midi que, enfin, nous passons à la douche. Tout ce que nous possédions nous est retiré : montre, argent, vêtements ; seuls les objets de toilette nous sont laissés (lesquels d'ailleurs m'ont été très rapidement volés). Après la douche, c'est la distribution des vêtements : une chemise, une culotte, une robe que les Allemandes nous jettent à la figure, sans souci de taille. Le stock des robes rayées des prisonnières de Ravensbrück étant épuisé, nos robes sont celles d'anciennes arrivantes au camp, robes découpés dans le dos en forme de croix d'une couleur différente. L'effet était vraiment grotesque, l'on en riait pour n'en pas pleurer. Nous recevons également un petit carré d'éponge comme serviette de toilette, il ne fallait surtout pas le perdre ni se le faire voler, car c'étaient 25 coups de bâton.

Des numéros, inscrits sur un tissu blanc, nous sont distribués ; j'eus le numéro 58 006. Ces numéros devaient être cousus sur la manche gauche de nos robes, en-dessous du triangle rouge des D. P. (déportés politiques). Les déportés de droit commun, en majorité des Allemandes, avaient un triangle jaune.

Il y avait à Ravensbrück près de 60 000 femmes de toutes nationalités et quelques juives (femmes, enfants, bébés) revenant d'Auschwitz.

Nous étions 600 dans un dortoir prévu pour 100 détenues. Deux allées de 50 centimètres de large permettaient l'accès aux paillasses groupées deux par deux pour sept déportées couchées en tête-bêche. Cette répartition se reproduisait sur trois niveaux. Il fallait rentrer dans le dortoir les chaussures à la main et surtout ne pas les lâcher car les vols étaient nombreux. À peine entrées, nous étions attaquées par des nuées de puces.

À 3 h 30 du matin, la sirène hurlait le réveil ; à tâtons, car il n'y avait pas de lumière, on enfilait sa robe. Souvent, d'ailleurs, pour éviter les vols on ne se déshabillait pas. Chaussures à la main, il fallait faire vite pour descendre du troisième où je couchais, puis se frayer un passage car les 600 femmes devaient évacuer le dortoir en une demi-heure et malheur aux retardataires ! Les Allemandes n'hésitaient pas à lâcher les chiens dans le dortoir.

À 4 heures du matin, seconde sirène. C'était l'appel dans la cour. Rangées l'une derrière l'autre, cinq par cinq, nous attendions l'Allemande S.S. qui venait nous compter ; d'autres Allemands passaient nous compter à nouveau, puis le chef de camp recomptait.

Nous devions rester immobiles, autrement une gifle nous apprenait à soigner notre tenue.

L'appel durait ainsi jusqu'à 7 heures, quel que soit le temps. Personne n'était dispensé de l'appel, à part les malades du « revier » (infirmerie) ayant plus de 39 ° de fièvre. La visite médicale n'avait lieu qu'après 8 heures. Si des prisonnières se trouvaient mal à l'appel, elles étaient giflées et rapidement remises sur pieds. Certaines mouraient pendant ces appels longs et pénibles : trois heures debout. Il faisait très froid, pas de vêtements chauds. Nous n'avions sur le dos que des robes d'été, dont beaucoup étaient en loques.

Après l'appel, c'était la distribution d'un quart de liquide noirâtre chaud, appelé café, lequel était bromuré.

L'eau du camp n'était pas potable. Nous avions soif, la poussière noire de Ravensbrück collait à la gorge, aussi buvions-nous tout de même l'eau des lavabos. Ce qui expliquait les dysenteries, les épidémies de typhus régnant dans le camp. Pas d'hygiène, d'où cette odeur pestilentielle qui se dégageait près des blocks. (Il n'y avait que cinq sanitaires pour 600 femmes.) « Parfum Ravensbrück », comme nous disions en faisant la queue devant les W.-C.

Tout convoi arrivant au camp était « en quarantaine », quarantaine souvent réduite à vingt jours. Durant ces jours, il nous était interdit de nous éloigner de notre block ; une simple promenade devant le block était autorisée. Après 18 heures, la surveillance était un peu relâchée, aussi nous risquions-nous plus loin, pour rendre visite au block de prisonnières françaises déjà anciennes au camp et rentrant du travail.

C'est par elles que nous avons appris ce qu'était « Ravensbrück » : l'existence du block des folles, du block des cobayes (les S.S. pratiquaient des expériences chirurgicales, entre autres des greffes osseuses sur des prisonnières), des cachots, des pendaisons, de la chambre à gaz, du four crématoire dont l'odeur, d'ailleurs, se dégageait dans le camp, suivant le sens du vent.

La chef S.S. du camp, appelée la chienne de Ravensbrück, se faisait faire des abat-jour dans la peau des mortes. C'était inimaginable ! Notre sort dépendait donc de ces monstres.

Venant d'arriver au camp, nous n'avions pas un travail précis. Seulement, ce que les Allemands et chefs de blocks nous ordonnaient, c'est-à-dire des « corvées », transport de bidons de soupe, d'ordures ; plus pénibles étaient le transport de sable dans les marécages hors du camp et le transport de paille dont j'ai gardé un très mauvais souvenir.

Le reste du temps, nous pouvions rester dans le réfectoire – pièce carrée avec deux tables et quelques escabeaux – conçu pour 100 ; nous étions 600.

À midi, la soupe nous était distribuée devant le block, soupe toujours aussi peu appétissante. Seules les premières rentrées dans le réfectoire pouvaient s'asseoir et disposer d'un coin de table. J'étais le plus souvent debout ou assise par terre. Il était formellement interdit de dire un mot ; chaque rumeur provoquait des cris des Allemandes et des chefs de block polonaises, si ce n'étaient des gifles ou des coups de bâtons, ou les chiens, ces chiens policiers que les S.S. promenaient toute la journée dans le camp. Certaines prisonnières ont été grièvement mordues.

Pour faire notre toilette, nous disposions de trois jets d'eau froide, répartis autour d'un bassin rond au milieu d'une pièce de même dimension que le réfectoire. Y accéder était un sport ! De plus, impossible de poser ses vêtements quelque part, ils vous étaient aussitôt volés ou piétinés. Les Polonaises et les Russes du dortoir voisin venaient également s'y laver ; elles étaient d'une habileté extraordinaire pour vous voler. Il fallait qu'une de nous tienne nos vêtements pendant que l'autre se lavait. Allemands et Allemandes entraient sans cesse. L'on apprit vite à ne plus y faire attention.

Je renonçai rapidement à me laver au milieu de cette foule qui me faisait penser au métro aux heures d'affluence.

Je souffrais beaucoup de cette promiscuité. Je préférais me lever au milieu de la nuit et j'allais me passer sous le jet d'eau glacée ; bien sûr, nous n'avions pas de savon. Nous nous retrouvions trois ou quatre et l'on se séchait avec notre petit carré d'éponge si précieux.

Peu de jours après notre arrivée, nous passâmes la visite médicale. Examens pratiqués par une doctoresse allemande sans aucune hygiène. Malheur à celles qui, reconnues malades, étaient inaptes au travail. C'était l'extermination certaine : chambre à gaz, four crématoire.

Les S.S. ne s'intéressaient qu'aux prisonnières en bonne santé dont ils pouvaient tirer le maximum de rendement.

L'on passa également une visite dentaire durant laquelle il fallait attendre de longues heures sans vêtements avant de défiler devant le docteur qui vous regardait les mains et l'état de votre bouche. Toutes ces formalités remplies, on était prête soit pour un travail au camp si les Allemands avaient besoin de vous, soit pour aller travailler ailleurs dans un « kommando ». Cette incertitude du lendemain, nous n'y pensions pas. Levées à 3 h 30 du matin, les journées étaient longues.

À l'heure de la soupe, devant la fenêtre du réfectoire, des femmes décharnées se bousculaient et nous tendaient des boîtes de conserves vides sachant que les nouvelles arrivées au camp n'appréciaient guère la nourriture. Nous avions droit à une portion de pain par jour : un pain noir et compact était partagé en cinq, à peu près 10 centimètres pour chacune. Dans tous les camps, en particulier à Ravensbrück, le pain servait de monnaie d'échange. Pour deux ou trois rations de pain, l'on pouvait avoir un pull-over ; pour une ration, des cigarettes ; pour un morceau de ration, des gitanes vous promettaient de vous lire des lignes de la main. Ces marchés se passaient en dehors des regards allemands et dans la bousculade. S'il nous arrivait de passer à l'eau notre linge de corps, il était impossible de le faire sécher ; la solution était de le mettre sur la tête et de se promener devant le block s'il y avait du soleil, tant mieux, sinon il séchait sur nous la nuit.

Enfermées dans cet univers concentrationnaire, nous nous sentions isolées du reste du monde. Pour les Allemands, nous n'étions rien, même pas un numéro ; il était

cependant préférable de ne pas se faire remarquer. Toutefois, je ne sais par quelle information, nous avons appris la libération de Paris. Ce fut une grande joie qui nous donna l'espoir d'être peut-être libérées avant Noël. Le grondement incessant des avions, les bruyantes forteresses volantes qui passaient par vagues à l'horizon témoignaient que la guerre continuait avec acharnement et que l'on en verrait bientôt la fin.

Depuis notre arrivée à Ravensbrück, notre petit groupe du Vercors, auquel s'étaient jointes deux camarades de Grenoble, Monique et Germaine, restait très lié. Nous étions d'ailleurs très connues dans le block ; nous étions « les filles du Vercors ».

Vers la fin septembre, un soir, les S.S. firent l'appel de 500 numéros. Une usine allemande avait besoin de 500 prisonnières. Où ? Nous l'ignorions. La fatalité voulut que le numéro « d'Etty »⁽⁶⁾ ne soit pas appelé. Y avait-il eu une erreur ? Une interprète essaya d'intervenir auprès des Allemands, mais il n'y eut rien à faire.

La séparation fut terrible, surtout pour notre pauvre Etty qui, depuis notre arrestation, avait un très mauvais moral. Nous étions là pour l'épauler. J'étais très liée avec elle depuis les premiers jours du Vercors. Je me résignais mal à l'abandonner dans cet enfer de Ravensbrück. Au milieu des larmes, il fallut se séparer. « J'ai l'impression que je n'en sortirai pas », nous dit-elle. Pauvre chère Etty, quel funeste pressentiment !

Comme le jour de notre arrivée, nous passons dehors notre dernière nuit à Ravensbrück.

Vers 3 heures du matin, nous prenons une douche ; du linge propre nous est distribué et l'on attendit le jour. Quelle autre longue nuit d'attente, de fatigue et de froid !

À 7 heures du matin, nous quittons Ravensbrück, tous jours au milieu des cris, des injures des S.S. accompagnés des chiens. Nous marchons jusqu'à la gare de Furstemberg par laquelle nous étions arrivées, ignorant alors ce qu'étaient les camps d'exterminations nazis.

Quel sera notre sort dans notre prochain camp, kommando de travail dépendant de Ravensbrück ? Ce ne pouvait être pire !

Kommando de Torgau

Octobre 1944

Un train de marchandises nous attend à la gare de Furstemberg. Entassées dans des wagons à bestiaux avec un peu de paille, nous sommes quatre-vingts femmes par wagon. Deux Allemands et une Allemande nous accompagnent. Le voyage dura deux jours, deux jours très pénibles, nous pouvions à peine bouger. Un peu de ravitaillement nous est distribué en cours de route. Impossible d'apercevoir le paysage, le wagon était hermétiquement fermé. Nous avons hâte d'arriver.

Enfin le train s'arrête à la gare de Torgau. Très brutalement et rapidement, nos gardiens nous font descendre des wagons. C'est avec soulagement que nous posons le pied par terre.

Nous nous dirigeons à pied vers notre nouveau camp. En cours de route, nous croisons des prisonniers de guerre qui, nous entendant parler français et nous voyant ainsi accourées (nous avions toujours nos robes de Ravensbrück) s'exclament sidérés : « Les vaches, ils déportent des femmes françaises. » « Ce sont des filles de joie », disaient les Allemands partout où nous passions. Nous réussissons à leur glisser quelques mots : « Nous sommes des femmes de la résistance. »

(6) Odette Malossane.

Parmi les 500 femmes, il n'y avait pas que des résistantes. Certaines avaient été arrêtées à la place de quelqu'un d'autre, très souvent d'un membre de leur famille ; d'autres avaient été ramassées dans des rafles, très peu étaient des condamnées de droit commun.

Le camp de Torgaü, isolé de la ville, était installé auprès d'une usine souterraine de munitions ; nous ne l'avions pas décelée à notre arrivée.

Dès l'entrée dans le camp, nous sommes accueillies par des cris et des injures des S.S. Nous en avons l'habitude. Cinq « aufseherinnen » (surveillantes S.S.) vociférantes sont chargées de la discipline dans le camp. Le commandant S.S., un ivrogne, ne sait que manier le bâton, ce qui lui vaut le surnom de « Badine ».

Nous sommes logées dans trois dortoirs et, luxe incroyable, ils étaient légèrement chauffés. Des châlits très étroits à quatre niveaux s'élèvent le long des murs. Une échelle en bois en permet l'accès. Les châlits du milieu n'ont que trois niveaux, des couloirs de moins d'un mètre de large les séparent.

Nous couchons sur une paille avec une mince couverture.

La vie à Torgaü.

La vie y est plus supportable qu'à Ravensbrück. L'appel du matin a lieu à 6 heures dans la cour. Toujours rangées cinq par cinq les unes derrière les autres, les aufseherinnen nous comptent et recomptent. « Badine » supervise. Les Allemands craignaient toujours une évasion.

Après l'appel, c'est la distribution du café à la cantine du camp, puis l'appel de chaque groupe partant à leur travail respectif.

La plupart des kommandos de travail étaient installés auprès d'une usine qui bénéficiait ainsi d'une main-d'œuvre à bon marché.

Dans cette usine souterraine de munitions, deux cents d'entre nous sont affectées. Les Français prisonniers ou requis (S.T.O. : Service de Travail Obligatoire en Allemagne) y sont peu nombreux. La plupart des travailleurs sont des prisonniers russes, polonais, italiens.

Les trois cents autres femmes de notre convoi sont réparties en groupes de travail dirigés par une aufseherin : chargement et déchargement de wagons, transport de caisses de munitions sur des chariots jusqu'à l'usine... ramassage de bois dans la forêt... Notre groupe de dix femmes seulement est spécialisé « au grattage de la rouille de boîtes de grenades de récupération », sous la surveillance d'une vieille femme allemande qui n'avait rien à voir avec les S.S. du camp. Nous sommes installées dans un hangar perdu dans la forêt ; assises devant une table en bois, nous devons retirer le plus possible de rouille des boîtes avec de petits grattoirs métalliques de confection artisanale. Travail vraiment ridicule ; les boîtes stockées dans le hangar humide rouillaient presque aussitôt.

Nous travaillons ainsi dix heures par jour. La poussière de rouille s'inscrute dans la peau et ce ne sont pas nos ablutions à l'eau glacée qui peuvent nous en débarrasser. Les matinées sont particulièrement froides et rudes dans ce hangar ouvert à tout vent.

Pour nous rendre à notre lieu de travail, nous faisons 5 kilomètres à pied à travers les bois quatre fois par jour. À midi, de retour au camp, il faut avaler rapidement la soupe à la cantine du camp pour repartir aussitôt. Bien que la soupe soit un peu plus consistante que celle de Ravensbrück, ces 20 kilomètres journaliers brûlaient les malheureuses calories absorbées. Bientôt, je ressentis cette espèce d'angoisse indéfinissable que donne la faim et qui ne me quitta plus.

De temps en temps, notre vieille gardienne compatissante nous apportait quelques poires, quelques tomates, des mûres, qu'elle partageait entre ses dix ouvrières.

Le soir, de retour au camp, nous avons un nouvel appel : les S.S. contrôlaient si nous étions toutes rentrées du travail.

Ensuite, nous avons droit à une soupe et à un morceau de pain et parfois un peu d'ersatz de pommes en compote. Très fatiguées, c'est avec hâte que nous regagnions le dortoir, il était environ 20 heures. Je logeais tout en haut, au quatrième niveau. Je me souviendrai toujours que, lorsque allongée sur ma paille, je vis pour la première fois évoluer des femmes lesbiennes se glissant nues entre les châlits, je fus terrorisée... Peu à peu, j'appris à ne plus y faire attention.

À Torgaü, nous n'avions pas ces odieuses blockowas polonaises. Nous devions choisir parmi nous une « kapo » pour nous servir d'interprète. Celle que nous désignions était très sympathique, parlant couramment l'allemand ; elle nous était très dévouée ; les Allemands s'en rendirent compte. Aussi, malheureusement pour elle et pour nous, elle n'occupa pas longtemps ce poste. Les S.S. ne pouvaient admettre qu'une prisonnière osât leur tenir tête. C'est ainsi que notre kapo fut condamnée à huit jours de cachot et remplacée par une autre, choisie par les aufseherinnen.

Il était cependant difficile de tout accepter des S.S. Comment ne pas être révoltée lorsqu'une aufseherin lançait des morceaux de pain à travers la cantine, comme on en jette à des chiens ?

Nous souffrions toutes de la faim ; certaines succombaient et se baissaient en se bousculant pour ramasser ces morceaux de pain, mais la plupart d'entre nous savaient rester dignes, montrant par leur mépris le refus de se laisser avilir, et malgré toutes leurs brimades, les Allemands n'y parvinrent jamais.

Lorsque nous traversions les bois pour aller travailler, notre plus grande joie était de rencontrer les prisonniers de guerre du stalag 4 D.

Cherchant à nous venir en aide, ils collectèrent des vêtements chauds et des vivres ; après l'autorisation de leur commandant du stalag, un camion conduit par un des leurs nous les apporta au camp. Mais de cette collecte, nous n'eûmes rien ; les S.S. se la partagèrent.

Lors de notre prochaine rencontre, sur la route qui nous conduisait à notre travail, nous en faisons part à nos amis du stalag. Outrés de cette façon de procéder, ils protestèrent auprès de leur chef.

Deux jours après, un nouveau camion de vivres et de vêtements pénétra à l'intérieur de notre camp. Les prisonniers français nous distribuèrent eux-mêmes leur nouvelle collecte sous l'œil de « Badine » qui n'osa rien dire. C'était peu pour 500 femmes, mais c'était si reconfortant ! J'obtins ainsi une écharpe et une paire de gants de laine.

Nous réussîmes à leur passer la liste de nos noms. Ils nous promirent de faire parvenir de nos nouvelles en France. C'est par l'intermédiaire de la Radio Suisse que ma famille eût de mes nouvelles, grâce à ne de mes cousines, habitant Lyon, qui écoutait régulièrement « Radio Suisse ».

La vie continue tristement au camp. De temps en temps des alertes nous montrent que la guerre n'a pas cessé, mais notre espoir d'être libérées à Noël s'amenuise un peu plus chaque jour. Pour garder la notion du temps, nous notions, de mémoire, les jours écoulés.

Bulletin trimestriel
« LE PIONNIER DU VERCORS »
26, rue Claude-Genin
38100 GRENOBLE

ABONNEMENT DE SOUTIEN

“ HORS PIONNIERS ”

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

- Règlement ci-joint par mandat
 chèque bancaire
 virement postal
au compte 919-78 J Grenoble

de la somme de 40 F

donnant droit au service du bulletin trimestriel
« LE PIONNIER DU VERCORS »
pour l'année 1986. Soutien au bulletin F
Total F

**A faire parvenir à l'adresse ci-dessus
dans les meilleurs délais**

(A détacher)

ASSOCIATION NATIONALE DES PIONNIERS
ET COMBATTANTS VOLONTAIRES
DU VERCORS

26, rue Claude-Genin
38100 GRENOBLE

**MEMBRE DE L'ASSOCIATION
COTISATION 1986**

A adresser **dans les meilleurs délais** soit
au Trésorier de Section pour ceux qui
adhèrent à une Section locale, soit à
l'adresse ci-contre pour les membres
“ Hors Section ”.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

- Verse ce jour mandat
 chèque bancaire
 virement postal
au compte 919-78 J Grenoble

la somme de 60 F

Montant de sa cotisation 1986 à l'Association
donnant droit au service du bulletin trimestriel
« LE PIONNIER DU VERCORS ». Soutien au bulletin F
Total F

**CALENDRIER 1986
DES PRINCIPALES CÉRÉMONIES ET MANIFESTATIONS**

Janvier	Anniversaire Chavant à Grenoble	Dimanche 26 janvier 1986
Février		
Mars		
Avril		
Mai	Assemblée générale	Dimanche 4 mai 1986
Juin	Bourg-de-Péage Saint-Nizier (intime)	Lundi 9 juin 1986 Dimanche 15 juin 1986
Juillet	Anciens des Pas de l'Est Vassieux (officielle) Pas de l'Aiguille	Dimanche 6 juillet 1986 Dimanche 20 juillet 1986 Dimanche 27 juillet 1986
Août	Cours Berriat, Grenoble	Jeudi 14 août 1986
Septembre	Concours de boules	Dimanche 7 septembre 1986
Octobre	Damery - Escadron Vercors	Dimanche 19 octobre 1986
Novembre		
Décembre		

Ce calendrier pourra éventuellement être complété par des dates non encore fixées à ce jour.

Le 8 octobre 1944, jour de mon anniversaire, le petit groupe du Vercors me fait une surprise et m'offre « une carotte ». Il est très difficile de s'imaginer ce que pouvait représenter une carotte au camp : d'abord mets rarissime et de plus le risque encouru par celle d'entre nous qui l'avait dérobée à la cuisine. Très émue, je remercie mes amis, puis chacune à son tour en croque un morceau.

Un matin au réveil, voulant descendre de ma paillasse au quatrième niveau, je manquai une marche de l'échelle et tombai à plat dos sur le ciment entre les allées du dortoir. Des camarades m'aiderent à me relever ; l'aufseherin haussa les épaules en disant : « Elle ne s'est même pas tuée. » Etourdie par le choc, je ne me sentais pas la force de faire 20 kilomètres pour aller travailler. Après l'appel, je réussis à me glisser dans le dortoir et à me camoufler sous une paillasse. J'eus la chance d'échapper au bâton de « Badine » qui, tous les matins, parcourait le dortoir tapant à grands coups sur les châlits. Ce choc violent m'avait provoqué une hépatite ; j'étais jaune de la tête aux pieds, mais le lendemain je n'osai pas prendre le risque de me cacher à nouveau dans le dortoir. Mon absence sur mon lieu de travail ne pouvait passer inaperçue deux jours de suite. Aussi, tant bien que mal, je repris la route me conduisant au travail.

De cette chute, j'en garde des séquelles douloureuses au niveau des vertèbres cervicales.

A la fin octobre, après l'appel du soir, une aufseherin nomma 250 numéros, dont je fis partie. Nous devons quitter Torgaü le lendemain matin pour un autre kommando de travail qui n'avait besoin que de 250 prisonnières. Les 250 autres devaient retourner à Ravensbrück. C'est une nouvelle et déchirante séparation ; nous laissons Cécile ⁽⁷⁾, malade avec une forte fièvre, elle était au revier (infirmerie). Angoissé, notre groupe du Vercors se demandait si elle résisterait au traitement de Ravensbrück. Après Ety, c'était Cécile. Quelle serait la prochaine de notre groupe du Vercors désignée par le sort ?

Nous partons effectivement le lendemain matin ; impossible d'aller dire au revoir à Cécile, l'accès du « revier » nous fut interdit.

En nous dirigeant vers la gare de Torgaü, nous revoyons les prisonniers de guerre qui nous avaient pris en affection, nous leur faisons des signes d'au revoir et, malgré les menaces des Allemands, nous chantons avec eux « La Marseillaise ».

Enfermées à nouveau dans des wagons à bestiaux – 80 par wagon –, notre voyage dura deux jours sans boire et sans manger. En cours de route, il y eut une alerte, les Allemands nous firent descendre du train. Nous nous réfugions avec eux dans un fossé. Puis, l'alerte passée, nous regagnons nos wagons. Enfin, nous arrivons ! Il faisait froid, nous avions toujours nos robes d'été de Ravensbrück. Où étions-nous ? C'était notre troisième camp ; il nous semblait être depuis très longtemps dans ce pays si peu hospitalier.

Abtéroda, en Thuringe, à 30 kilomètres d'Eisenack, 30 kilomètres de Weimar et de Büchenwald (autre camp nazi d'extermination), était un kommando de travail dépendant d'une usine.

Abtéroda

Novembre 1944 - 8 février 1945

A la descente du train, accueillies comme nous en avions l'habitude par nos gardiens, nous nous dirigeons vers notre nouveau lieu de travail.

L'usine isolée au milieu des bois fabriquait des pièces de moteurs d'avions. Elle était répartie en trois blocks d'ateliers (blocks 15, 17, 18). Nous logions au block 18 au-dessus de l'atelier. Notre nouvelle installation était ainsis répartie : d'abord les lavabos, toujours un bassin rond avec trois filets d'eau froide. Une porte les séparait des sanitaires (six W.-C. dans une pièce), ensuite un vaste dortoir, au fond l'infirmerie.

Quelle fut notre surprise en entrant ; le dortoir n'était pas installé à part des châlits en bois à deux niveaux ! Les fenêtres étaient grillagées et verrouillées, cinq poêles étaient répartis dans le dortoir, mais aucun ne fonctionnait.

La première nuit, nous nous allongeons sur les planches des châlits ; il faisait froid.

Le lendemain, les Allemands nous apportèrent une paillasse et une mince couverture par personne. Nous couchons à deux sur une paillasse pour nous réchauffer.

Dans un coin du dortoir, s'étaient groupés ce que nous appelions les « petits ménages ».

Notre groupe du Vercors ne se séparait pas. Nous restons deux semaines inoccupées, sans quitter le dortoir, l'usine n'étant pas prête pour nous recevoir.

Pour passer le temps, nous organisons des conférences. Il fallait faire le moins de bruit possible afin de ne pas attirer les vociférations de nos gardiennes, lesquelles vociférations s'accompagnaient souvent de gifles et de menaces d'être envoyées à Büchenwald.

Je logeais au deuxième niveau. J'avais pour voisine une ancienne tenancière de « maison close », arrêtée par les Allemands alors qu'elle cachait des résistants dans sa « maison ». Très sympathique, elle nous racontait comment elle employait « ses filles ». Venant d'elle, ce n'était pas choquant.

Elle arrivait même à amuser les S.S. lorsqu'elle chantait : « Lily Marlène » avec son accent de titi parisien. Son interprétation très spéciale était hilarante. Heureusement pour elle, nos gardiens n'en comprenaient pas les paroles, car cela les aurait fait rugir de rage.

Quelques-unes d'entre nous furent affectées aux « pluques », les autres devaient travailler à l'usine.

Attenant au dortoir, logeaient nos gardiennes : une kommandante S.S. ainsi que trois aufseherinnen sous ses ordres.

Nous choisissons parmi nous notre « kapo » agréée par les Allemandes.

Du dortoir, nous percevions le bruit des machines de l'usine, laquelle fonctionnait jour et nuit, sauf le dimanche.

Au bout de quinze jours, commença notre travail à l'usine.

Le matin, le réveil avait lieu à 4 h 30. « Aufstehend » (debout), nous criait une des deux sentinelles allemandes qui surveillaient l'accès de notre dortoir, de vieux soldats pas mauvais au fond.

A 5 h 30, c'était l'appel. Dans un coin du dortoir, alignées les unes derrière les autres cinq par cinq, une de nos gardiennes nous comptait. Souvent, nous nous amusions à nous déplacer, ce qui l'obligeait à nous recompter. Venait ensuite la commandante S.S. qui supervisait.

A 6 heures, c'était le départ pour l'usine. Nous étions réparties entre les trois blocks d'ateliers. J'étais affectée à l'atelier 18, au-dessous de notre dortoir.

Une aufseherin nous accompagnait, elle était chargée de nous surveiller à l'usine et, détail plutôt comique, elle nous faisait pointer.

(7) Cécile Goldet.

C'était mon premier contact avec une usine. Le bruit infernal des machines était épouvantable et me procura de violents maux de tête. Par la suite, ne pouvant faire autrement, je finis par le supporter, sans vraiment m'y habituer.

Chaque atelier était un immense hangar. Y travaillaient des Allemands, des Tchèques, des Polonais, des Hollandais, des Belges flamands, des Français, soit requis par le service du travail obligatoire en Allemagne (les S.T.O.), soit volontaires pour travailler en Allemagne.

Un ingénieur allemand était responsable de l'atelier, des Meisters, des régisseurs surveillaient les ouvriers ; certains étaient très mauvais n'hésitant pas à frapper les ouvriers étrangers et même à faire appel à la « Gestapo » dont le représentant, dit « le Boiteux », était la terreur de tous.

Notre aufseherin, spécialement chargée de nous surveiller, arpentaient l'usine d'un bout à l'autre, s'arrêtant cependant pour converser avec des Allemands.

Les pièces des moteurs d'avions étaient fabriquées sur différentes machines : les tours, les perceuses, les fraiseuses. Les pièces terminées, après contrôle, passaient à « la lime ». Les premiers jours, nous étions en apprentissage, debout à côté d'un ouvrier qui devait nous apprendre le métier de « tourneur sur métaux ».

Je travaillais sur un tour avec un Français S.T.O. La pièce tournait sous un jet de liquide : eau et potasse pour la refroidir. L'ouvrier, avec des baguettes, retirait des petits rouleaux de limaille de fer qui me faisaient penser à des spaghettis.

Tout en travaillant, je lui racontais comment et pourquoi j'étais ici. Je ne voulais pas qu'il me considère comme une Française venue travailler volontairement en Allemagne. Nous travaillions douze heures par jour. A 10 heures du matin, c'était la pause : un quart d'heure de détente, les machines s'arrêtaient, les ouvriers avaient droit à un casse-croûte (sauf nous bien sûr). Les Français, n'osant pas le manger devant nous, quittaient l'usine ; certains nous en offraient un morceau.

A midi, la sirène annonçait le repas. Pour nous, c'était la soupe : eau et rutabaga. A midi 45, reprise du travail jusqu'à 18 heures.

Le requis avec lequel je travaillais possédait un recueil de chansons et chantait tout le long de la journée tout en travaillant. J'appris rapidement quelques airs et je chantaient avec lui. Le bruit des machines couvrait nos voix ; cependant, voulant forcer ma voix, j'attrapai une laryngite. Les Français étant groupés dans un coin de l'usine, j'allais de l'un à l'autre pour bavarder, échappant ainsi à tout travail profitant naturellement de l'éloignement de l'aufseherin.

A 18 heures, la sirène annonçait la fin du travail. L'équipe de nuit prenait la relève.

Accompagnées de l'aufseherin, nous regagnions notre dortoir. C'était alors la distribution du ravitaillement : un morceau de pain (toujours le même et la même quantité qu'à Ravensbrück), auquel s'ajoutaient un peu de margarine et une tranche de saucisse aussi mince qu'une feuille de papier de cigarette, puis un café très clair.

Aussitôt après cette distribution, c'était l'appel du soir qui durait parfois jusqu'à 21 heures, heure de l'extinction des feux. Il fallait alors manger et se coucher dans le noir.

Parfois, notre commandante S.S. qui, à chaque appel, nous débitait toutes sortes d'injures, faisait durer l'appel jusqu'à 23 heures. Malgré la fatigue, je repris mes ablutions nocturnes. Nous nous retrouvions souvent trois dans les lavabos où brillait une faible lumière. Ignorant la

présence des deux sentinelles allemandes, nous escaladions le bassin pour nous glisser sous un filet d'eau glacé. La réaction était terrible, notre corps fumait. L'on se séchait avec des chiffons ramenés de l'usine.

Lorsque je travaillais de nuit, je choisisais le moment le plus calme pour aborder les lavabos. C'est sans doute grâce à ces douches quotidiennes que je n'ai jamais eu de poux. Par contre, je n'ai pu échapper à la gale, contractée certainement à Ravensbrück. C'était une gale tenace, dite « gale norvégienne ». Rentrée en France, je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Ce n'est qu'en janvier 1946, en abordant la Mer Rouge sur le bateau qui me conduisait en Indochine, qu'elle disparut miraculeusement, ce qui me faisait dire en souriant : « Une gale venant du froid ne pouvait résister à la chaleur de la Mer Rouge. »

La période d'apprentissage terminée, je débutais sur une perceuse, mais je n'avais nulle envie de favoriser l'accroissement de la production de cette usine allemande.

Devant faire 600 pièces par jour sur ma machine, je n'en faisais qu'une soixantaine et la plupart étaient faussées.

Mon travail consistait à introduire une pièce cylindrique dans un moule, de la percer sous le mélange d'eau et de potasse. Rien de plus simple. Il suffisait de ne pas enfoncer complètement la pièce dans le moule et, ainsi percée au mauvais endroit, elle était inutilisable.

D'autres fois, c'était la courroie d'entraînement de la machine qui cassait si l'on accroissait trop vite sa vitesse de rythme. Il fallait attendre le Meister qui venait la remplacer, puis le régisseur. Cela prenait bien plus d'une demi-heure avant que la machine puisse fonctionner.

A mes côtés, travaillait un Hollandais ; il me fit comprendre qu'il était joueur de « batterie » et il tapait sur sa machine comme sur sa « batterie ». Il me distrait beaucoup.

Les journées me paraissaient terriblement longues. Constamment, je demandais l'heure à mon voisin français.

Bientôt les Allemands interdirent aux Français de nous adresser la parole, les menaçant de faire appel au « Boiteux ». N'osant donc plus me répondre, mon voisin confectionna une grosse pendule en carton et tournait les aiguilles toutes les cinq ou dix minutes. A l'Allemand surpris en voyant cette pendule, il répondit qu'ainsi il pouvait mieux chronométrer son nombre de pièces. « Très bien », répondit l'Allemand, car c'était une de nos chances : beaucoup d'entre eux étaient faciles à berner.

Nous travaillions ainsi une semaine de jour et une semaine de nuit, sauf le dimanche, jour de fermeture de l'usine.

Le travail de nuit, de 18 heures à 6 heures du matin, était particulièrement pénible. Nous n'étions pas dispensées des appels matin et soir dans le dortoir.

Il était difficile de dormir le jour, les alertes étant fréquentes. Les Allemands nous emmenaient alors dans les bois, nous en profitions pour ramasser du bois afin de pouvoir faire fonctionner les poêles le dimanche. Nous le rangions précieusement sous nos paillasses.

Si les alertes avaient lieu la nuit, nous étions enfermées soit dans le dortoir, soit dans l'usine pendant que nos gardiens regagnaient les abris. Lorsque nous travaillions la nuit, nous apprécions ces alertes. Les ouvriers rejoignaient les Allemands dans les abris. Alors, seules dans l'usine, bercées par le grondement des avions, sans penser au danger, nous dormions profondément.

Au début de décembre 1944, en plein jour, l'usine sembla visée par un raid aérien. Les Allemands nous condui-

sirent dans les bois, les avions grondaient de plus en plus fort au-dessus de nos têtes. Paniqués, nos gardiens disparurent pour s'engouffrer dans les abris. Tout à coup j'entendis un vacarme effrayant : un Russe, à mes côtés, me fit signe de me coucher par terre ; le souffle d'une bombe nous cloua au sol. Le calme revenu, j'aperçus tout près de moi un énorme morceau de tôle racornie sans doute sous l'effet de la chaleur de l'explosion.

Il y eut quelques victimes parmi les ouvriers, mais l'usine était toujours debout, intacte. Les Allemands revenant des abris et encore terrorisés, nous dirent : « Ce sont vos amis qui vous bombardent ; vous devez être contentes. » Contentes, bien sûr, nous l'étions. Alertes et bombardements n'étaient-ils pas l'espoir de notre libération ?

Le samedi après-midi était consacré au nettoyage des machines. J'en profitais pour garder quelques chiffons propres parmi ceux qui nous étaient distribués. Je prélevais également un peu de potasse remplaçant le savon, inconnu dans tous les camps. Les dimanches passés dans le dortoir, nous avions le droit de faire fonctionner les poêles ; aussi, avant de quitter l'usine nous subtilisions deux ou trois barquettes de charbon. Il nous arrivait de récupérer un crayon sur le bureau du « Meister ». « Cela peut toujours servir », disions-nous.

Les Allemands de l'usine, qui n'étaient pas des S.S. se doutant de notre manège, disaient en faisant le geste d'empocher quelque chose : « Franzose, comme ci, comme ça ! »

Le dimanche, jour de repos tant attendu, arrivait enfin. Cependant, je m'aperçus bien vite que ce jour était loin d'être de tout repos !

Nous disposions d'un poêle pour 50 femmes ; c'était peu, chacune ayant l'intention de laver son linge et de le faire sécher dans la journée. Aussi fallait-il retenir « son tour de poêle » plusieurs jours à l'avance.

Pour chauffer l'eau glacée, peu propice aux lavages, nous avions recours à des récipients de fortune, tels que d'anciens seaux de confiture, plutôt ersatz de confiture, récupérés à l'entrée de l'usine où ils avaient été abandonnés.

Cependant, accéder au poêle n'était pas facile ; il fallait faire valoir son tour.

Une fois le linge propre, on le faisait sécher en le frottant contre le tuyau vertical du poêle, ce qui avait l'avantage de le repasser, pendant que d'autres faisaient griller leur pain et leur tranche de saucisse en l'appliquant sur le tuyau. Naturellement, la graisse de la saucisse dégoulinait sur le linge qui séchait au-dessous. C'étaient alors des cris, des disputes, quelques-unes en venaient aux mains, une aufseherin en profitait pour intervenir frappant et giflant au hasard les personnes à portée de sa main.

Certains d'entre nous plus calmes, assises par terre devant le poêle en attendant leur tour, élaboraient de savantes recettes de cuisine ; il leur arrivait de les écrire sur les planches de leur châlit. Je comprenais difficilement ce besoin de composer des menus alléchants qui ne pouvaient qu'aiguiser notre faim sans la satisfaire.

Je logeais devant un poêle, j'en subissais tous les inconvénients sans en avoir les avantages.

Un travailleur français de l'usine m'avait prêté un petit livre d'allemand : « L'allemand facile ». Il était pratiquement impossible de s'isoler mais j'arrivais tout de même à l'étudier de temps en temps. Vivre ainsi au milieu de 250 femmes m'était devenu très pénible. Je détestais l'usine, mais à la longue, j'appréhendais tout autant les dimanches passés dans le dortoir. Même ces jours-là, nous avions des appels souvent très longs.

Le lendemain, c'était le retour à l'usine. Un jour, des civils allemands vinrent visiter l'usine. Ils parcoururent notre atelier, s'adressant à l'aufseherin : « Ce sont là vos prisonnières, mais elles sont bien plus élégantes que les Allemandes ! » Ce soir-là, à peine de retour dans le dortoir, furieuses, nos gardiennes nous distribuèrent des paires de ciseaux et nous obligèrent à découper nos vêtements de part en part. Chacune essaya de répartir les découpes le plus harmonieusement possible. Le résultat n'était pas trop laid, nos gardiennes s'exclamèrent avec hargne : « Ces Françaises, on les mettrait nues dans une pièce, elles en sortiraient habillées ! »

Dans chaque atelier, de temps en temps, les pièces étaient contrôlées. Ma machine était la seule perceuse du groupe, sa production était facilement identifiable. L'ingénieur me fit appeler et me fit remarquer que la majorité des pièces était défectueuse. Par l'intermédiaire de l'interprète, je lui dis qu'étant infirmière, je n'avais jamais travaillé dans une usine. « Vous avez fait des études, répondit-il, vous n'êtes donc pas idiote, vous avez dû voir que ces pièces étaient fausses. » Pour prouver ma bonne volonté, je lui expliquai ma façon de procéder : si la pièce n'entrait pas dans le moule, je tapais avec un marteau. « Oh ! sacrilège », s'exclama-t-il, « la pièce est alors inutilisable ».

Il me renvoya sur ma machine sous la surveillance d'un ouvrier polonais. Celui-ci terrorisé à la pensée de représailles éventuelles en cas de malfaçon, travaillait à ma place. Si bien qu'inoccupée toute la journée ou toute la nuit, le temps me paraissait encore plus long.

Avides de nouvelles, chacune essayait d'en glaner à l'usine. Le seul endroit où nous pouvions nous exprimer librement était les toilettes surnommées « Radio-Tinette ». Il y circulait un grand nombre de « bobards » que l'on finissait par prendre au sérieux tant était grand notre espoir de retrouver un jour la « Liberté ».

Dans le dortoir, les Allemands nous affichaient les communiqués des opérations sur les différents fronts. Comme ils étaient toujours en leur faveur, l'on n'y croyait pas, de même lorsqu'ils nous disaient « qu'avec l'arme nouvelle, ils gagneraient la guerre ».

Un matin de décembre 1944, les aufseherinnen nous annoncèrent que nous allions « passer à la douche et à la désinfection » dans un kommando de prisonniers français. Pendant ce temps, dortoir, châlits, paillasses devaient être également désinfectés. Certains d'entre nous tremblaient en pensant à leurs recettes écrites sur les planches, ou au bois rangé sous les paillasses.

Accompagnées de nos gardiennes et encadrées d'Allemands S.S., nous partîmes à pied par petits groupes jusqu'au camp de prisonniers distant de 4 à 5 kilomètres. Empruntant des chemins boueux, nous étions bousculées, frappées, conduites comme du bétail ; les Allemands trouvaient que nous n'allions pas assez vite. Mes chaussures, que j'avais depuis le Vercors, commençaient à me lâcher, les semelles étaient trouées. Les nombreux kilomètres parcourus à Torgau les avaient fortement endommagées. J'avais les pieds au contact de la boue ; ce qui ne me facilitait pas la marche, je glissais à chaque pas.

A notre arrivée chez les prisonniers français, ceux-ci furent fortement impressionnés en voyant l'état dans lequel nous étions.

Nous commençons à nous diriger vers les douches. Pendant que nos habits passaient à la désinfection, nous devions attendre, nues, dans une pièce, que nos vêtements soient prêts.

Les prisonniers nous attendaient à la sortie du block de désinfection. Après des pourparlers entre nos Allemands et leur commandant, ils nous firent entrer dans leur salle

de fête et nous distribuèrent : chocolat, biscuits, vêtements, chaussettes qu'ils avaient réunis à la hâte à notre intention.

L'un d'eux me demanda mon nom et mon adresse en France. Grâce à lui, ma famille eut de mes nouvelles. Il me proposa d'être « mon parrain de guerre ». Un grand nombre d'entre nous furent aussi parrainées. Ce fut vraiment un événement heureux qui marqua dans notre misérable vie de déportées.

Nous ne nous sentions plus complètement oubliées et abandonnées dans cette Allemagne nazie. Réconfortées, nous reprîmes le chemin du retour dans les sentiers boueux, si bien qu'en rentrant dans le dortoir, nous étions plus sales qu'avant notre départ.

Une correspondance s'établit entre nous et les prisonniers de guerre. Je reçus une lettre et un colis de mon « parrain », dont une paire de chaussettes en laine. Cela se passait par l'intermédiaire des Français S.T.O. de l'usine : lettres et paquets étaient posés dans les placards attenants aux machines et dans lesquels les ouvriers rangeaient leurs affaires personnelles.

Pour les Allemands, comme je l'ai dit, nous n'étions rien, seulement un « stück », comme ils disaient, c'est-à-dire une « pièce », un morceau. Aussi, cet échange de correspondance nous aidait beaucoup moralement en rompant un peu notre isolement.

Comme il nous paraissait lointain le temps où nous pensions être libérées à Noël !

A l'occasion des fêtes de Noël, l'usine ferma trois jours. Fait extraordinaire, les Allemandes trop occupées à préparer Noël, ne se manifestèrent pas. Quelques-unes d'entre nous décidèrent d'installer une crèche dans un coin du dortoir. Chacune y contribua, ramenant de l'usine des bouts de chiffons, des morceaux de limaille de fer, du papier d'emballage, plus des brindilles du bois ramassé pendant les alertes. Malgré ce peu de moyens, le résultat était remarquable. Nos gardiens et gardiennes, sidérés devant cette crèche, n'osèrent pas la détruire.

Le 24 décembre au soir, notre commandante S.S. avait jugé bon de nous couper le courant dès 20 heures, mais un magnifique clair de lune, rendu plus éclairant par la blancheur de la neige tombée la veille, nous permit malgré tout de faire un petit réveillon.

Groupées par affinités, nous nous étions installées sur deux paillasses agréablement décorées avec des chocolats, des biscuits, du pain d'épice, des morceaux de sucre, envoyés par nos parrains. Grâce à eux, notre maigre menu habituel prit un air de fête.

Nous pensions cependant à nos familles, aux Noëls passés. Notre petit groupe du Vercors ne pouvait oublier Cécile et Etty, les retrouvions-nous à notre retour en France ? Car la pensée de notre retour était inébranlable. A minuit, les travailleurs S.T.O. de l'usine vinrent sous nos fenêtres nous chanter des chœurs de Noël. Cela nous toucha beaucoup.

Le 1^{er} janvier fut également un jour de repos, l'usine étant fermée.

Puis, avec l'année 1945, notre travail à l'usine recommença. J'abandonnai alors la perceuse pour une fraiseuse, machine qui rendait les pièces non coupantes. Les pièces devant être travaillées par la fraise sous un jet d'eau et de potasse, j'avais l'avantage d'être assise devant ma machine.

Un morceau de limaille de fer s'étant incrusté dans mon pouce, j'attrapai un panaris qui me fut incisé très brutalement. Je me concentrai de toutes mes forces pour ne pas crier et ne pas me trouver mal. Après un léger pansement fait avec une bande en papier, je retournai travail-

ler. Sous l'eau, le pansement n'y résista pas longtemps. J'eus a chance de ne pas me réinfecter.

En ce début d'année, « le Boiteux » fit son apparition dans l'usine. Je ne sais pour quelle raison, il s'en prit à l'une de nous, la jeta par terre et lui piétina la tête avec ses gros souliers. L'aufseherin conduisit la malheureuse à l'infirmerie. Lorsqu'elle réapparut dans l'usine en titubant, un énorme pansement autour de la tête, défigurée, le visage tuméfié, les ouvriers la regardèrent stupéfaits. Elle faisait peine à voir. Je me demandai si elle n'avait pas une fracture du crâne. Elle finit cependant par se remettre tout doucement des violences scandaleuses de cette brute qu'était « le Boiteux ». Un travailleur français S.T.O. eut aussi à souffrir de ce monstre. Pour avoir adressé la parole à l'une de nous, il le roua de coups et lui cassa toutes ses dents. Cela se passa juste après notre départ d'Abtéroda. Mais c'est une autre histoire, car c'est en Indochine, où je le rencontrai par hasard, qu'il me la raconta. J'eus du mal à le reconnaître dans son uniforme de marin, avec ses dents en métal jaune.

Je recevais régulièrement des lettres de mon parrain de guerre, il m'adressait une feuille de papier et une enveloppe pour que je puisse lui répondre.

Un jour, à l'usine, l'aufseherin s'aperçut que je mettais un papier dans ma poche. Elle bondit sur moi et retira de ma poche la lettre de mon « parrain ». Menacée d'être envoyée en forteresse, j'eus la chance d'y échapper grâce à l'intervention de notre kapo qui aimait bien notre petit groupe du Vercors. Elle raconta à notre commandante que j'ignorais qu'il était interdit de correspondre avec des prisonniers de guerre. Celle-ci concéda à ne pas sévir à condition que je cesse toute correspondance.

C'est avec beaucoup de précautions que je pris connaissance de la lettre que mon parrain m'envoya une semaine plus tard ; mis au courant, je ne sais comment, de ce qui s'était passé, il était vraiment navré et ulcéré en constatant la manière dont nous étions traitées.

Travaillant toujours sur une fraiseuse, je rayais un grand nombre de pièces en les bordant. Un matin, le Meister s'en rendit compte et, poussant des hurlements, il me retira de cette machine.

C'est ainsi que je fus affectée au balayage de l'usine.

Le balai était très rudimentaire : un manche de bois auquel était grossièrement attachée une branche de pin. Très consciencieusement je me glissais entre les machines pour ramasser les limailles de fer. Il arrivait souvent que la branche de pin restait coincée sous la machine. Avec le manche du balai, j'allais alors trouver un vieil Allemand qui, sans rien dire, partait dans les bois couper une autre branche de pin. Je l'obligeais ainsi à faire plusieurs fois par jour ce genre d'exercice. Cachée par les machines, j'échappais aux regards de l'aufseherin chargée de nous surveiller à l'usine et qui nous comptait sans cesse. Compliquant la garde de notre surveillante S.S. et le travail de l'Allemand, je fus rapidement relevée de ma fonction de balayage et je fus affectée au limage des pièces. Nous étions quatre ou cinq assises devant une table à faire ce travail. Lorsque j'étais de nuit, je ne pouvais résister au sommeil ; le bruit de la pièce que je lâchais me réveillait en sursaut. C'était très pénible. Un Hollandais qui travaillait sur un tour près de moi me faisait signe de dormir ; il se chargeait de me réveiller dès que l'aufseherin approchait. Heureusement les alertes fréquentes nous permettaient de dormir plus longtemps.

Un jour notre kommandante nous demanda qui voulait faire changer ses verres de lunettes. L'on devait pour cela se rendre à la ville d'Eisenack. Je m'inscrivis sur la liste, non pas pour changer mes verres, mais pour sortir, voir autre chose que l'usine. Deux jours plus tard, il me

fut répondu que, travaillant trop mal à l'usine, il n'était pas question que les Allemands me payent le voyage, la visite du praticien et les verres. Seule l'une de nous y alla. A son retour, elle fut très entourée, chacune voulant savoir comment cela s'était passé, ce qu'elle avait vu. Cependant, sa visite auprès d'un ophtalmologiste n'eut pas de suite : ses verres de lunettes ne furent jamais changés. Notre kommandante avait peut-être pris ce prétexte pour aller en ville.

Cette vie d'usine qui m'était de plus en plus difficile de supporter prit fin subitement.

Le 7 février 1945 au soir, pendant l'appel, la kommandante S.S. nous annonça notre départ pour le lendemain.

Nous devions partir en deux groupes : d'abord 125 dont je fis partie, les 125 autres devaient nous rejoindre quinze jours plus tard. Notre kommandante ne voulait plus entendre parler de « Françaises » ; elle accepterait, nous dit-elle, des femmes de n'importe quelle nationalité, mais surtout pas de Françaises trop indisciplinées. C'était un compliment qu'elle nous faisait indirectement.

Le 8 février 1945 au matin, nous quittons Abtéroda. Notre petit groupe du Vercors se disloqua à nouveau, nouvelle déchirante séparation. Les Allemands nous avaient bien dit que les autres nous rejoindraient, mais comment les croire ? Ils nous avaient si souvent trompés !

Markkleeberg

8 février - 15 mai 1945

Des wagons à bestiaux nous attendaient à la gare d'Abtéroda. Nous montons 80 femmes par wagon, entassées, confinées dans un coin. Une Allemande et trois Allemands en occupaient largement la plus grande partie. Où allions-nous ? On parlait de Leipzig. Ma foi, là ou ailleurs, nous ignorions toujours quel serait notre sort dans cet horrible univers nazi.

En cours de route, la voie fut bombardée ; le train stoppa, nous nous réfugions dans les bois sous la surveillance menaçante de nos gardiens. Les voies ayant été détériorées à plusieurs endroits à la suite des bombardements, le train s'arrêta à nouveau prolongeant d'autant notre transport. Ne sachant ce qui nous attendait dans notre prochain camp - que les Allemands nous avaient présenté comme camp disciplinaire - par instant il nous arrivait d'espérer que le voyage dure encore plus longtemps. Celui-ci semblant vouloir se prolonger, les Allemands eurent l'idée « géniale » d'installer un poêle dans le wagon pour se réchauffer. Il fallait donc se tasser davantage. Le pôle fut bourré de briquettes de charbon et activé, à la faire éclater. un mince filet d'air passait par la porte entrouverte, mais seuls les Allemands en bénéficiaient.

Serrées les unes contre les autres, allongées tête-bêche, je ne voyais que la couleur des chaussettes de ma voisine.

La chaleur devenue rapidement suffocante, le manque d'air dans une atmosphère viciée, la fumée dégagée par le poêle firent que plusieurs d'entre nous se trouvèrent mal. Les sanitaires consistaient en une boîte de conserve qui, une fois remplie de liquide ou de matière malodorante, circulait de mains en mains en faisant très attention aux coups du wagon, jusqu'à ce que la boîte parvienne à la « préposée aux toilettes » qui la vidait avec précaution dans un trou existant dans le plancher.

Heureusement, peu d'entre nous étaient encore réglées, mais pour celles qui l'étaient, c'était une souffrance et un cauchemar supplémentaires.

L'on finit par protester, tempêter jusqu'à ce que les Allemands nous ouvrent enfin largement la porte pour que

l'on puisse respirer. Mais furieux d'avoir dû céder, nos géoliers se vengèrent en nous faisant lever à coups de ceinturon au milieu de la nuit. Nous dûmes passer le restant de la nuit debout, vacillantes sur nos jambes.

Je ne pourrai jamais oublier ces quatre jours infernaux passés dans ce wagon, quatre jours sans boire et sans manger. Nous souffrions surtout de la soif. A chaque arrêt dans les gares, nous criions : « Wasser » (eau) sans être écoutées. Comme il pleuvait, nous buvions l'eau qui dégoulinait du toit du wagon.

A la fin, la fatigue me fit oublier la faim et la soif, je n'aspirais qu'à dormir.

Le 12 février 1945, nous arrivâmes à la gare de Markkleeberg, faubourg de Leipzig. Le train stoppa ; nous étions au bout du voyage. Devant la gare, nous attendaient Allemandes, Allemands et le kommandant S.S. avec son chien. Sous les injures et les coups de bâton, il fallut rapidement évacuer le wagon. C'est pourtant avec soulagement que l'on mit le pied par terre. Nous marchions dans des chemins boueux, accompagnées de nos nouveaux gardiens, sous les cris et la voix rauque et aboyante de notre kommandant.

Le camp de Markkleeberg.

Nous arrivons au camp. La porte se soulève pour nous livrer passage et se rabaisse derrière nous. Dès notre entrée au camp de Markkleeberg, nous comprenons aussitôt que c'était un second Ravensbrück : la chambre à gaz et le four crématoire en moins, les mêmes barbelés électrifiés, les mêmes baraquements, les chiens. C'était, en effet, un camp disciplinaire. Il comptait 1100 juives d'origine hongroise.

Une femme S.S. nous fit aligner en rang cinq par cinq dans une vaste cour, devant une grande nappe d'eau rectangulaire, genre piscine. A quoi servait-elle ? Peut-être était-elle utile en cas d'incendie ? Nous ne l'avons jamais su.

Après l'appel de nos numéros, l'aufseherin, aidée par une blockowa hongroise, nous retira nos vêtements superflus, c'est-à-dire les vêtements chauds que nous avions donnés les prisonniers de guerre d'Abtéroda.

Il faisait terriblement froid et humide en ce jour de février, le sol était trempé par les pluies récentes. De plus, nous étions à jeun depuis quatre jours. Nous avions hâte de passer à la douche et de recevoir la soupe promise.

Me trouvant dans les dernières des 125, j'attendis ainsi jusqu'au soir. Ce fut une journée atroce, complètement glacée de la tête aux pieds, le ventre douloureux ; je ne pouvais tenir sur mes jambes, mes pieds me paraissaient gelés. Je finis par m'asseoir par terre dans la boue froide, complètement recroquevillée. J'en oubliai la faim tant j'étais fatiguée.

Au milieu de l'après-midi, les premières passées à la douche sortirent du block, dans quelle tenue ! habillées d'horribles uniformes bleu gris, genre combinaison, aux pieds des babouches en bois et le plus inattendu : les cheveux rasés. Ces cheveux que nous avions pu garder, non sans mal, malgré les menaces allemandes, étaient rasés sans raison.

Malgré la fatigue et la faim, alors que tout nous semblait égal, leur apparition, pour les autres attendant leur tour, fut un choc très dur. Mais il fallait se ressaisir, accepter avec sourire et indifférence, cette nouvelle humiliation imposées par ces sordides S.S.

Avec la nuit, la pluie se remit à tomber. Les Allemandes finirent par nous faire rentrer à l'abri dans la cave à charbon. Je m'allongeai sur les boulets de charbon ; malgré l'inconfort, j'arrivai un peu à me réchauffer. Ce n'est qu'à

21 heures que les dix dernières, dont je faisais partie, furent appelées à la douche, puis à « la tonte ». En riant, nous déclarions à nos geôliers que nous étions « shön, prima » (jolies), à la mode de Paris. Elles en étaient d'autant plus furieuse. « Ces Françaises, disaient-elles avec hargne, sans comprendre, rien ne les abat, rien ne leur enlève leur sourire. » Elles s'étaient pourtant juré de nous le faire perdre.

Les S.S. n'ont jamais réussi à supprimer la volonté que j'avais de résister de toutes mes forces à leurs multiples brimades. Tous les jours, je me disais : « Je sortirai de cet enfer, quoi qu'il arrive et, je l'espérais, pas trop handicapée. » Dieu ne pouvait nous abandonner dans cet horrible univers !

Une soupe froide nous fut distribuée et enfin, l'on put accéder au block n° 5. Le block était divisé en plusieurs chambrées. Nous étions une vingtaine par chambrée. Les châlits avaient deux niveaux. Nous nous installons deux sur une paille, l'autre nous servait d'édredon, enroulée chacune dans une mince couverture. Nous arrivons à nous réchauffer et à trouver l'oubli dans le sommeil.

A 5 heures du matin, sonnait le réveil. Puis l'appel à 5 h 30. Les appels en semaine étaient assez courts. Ensuite, nous avions droit à un breuvage noir appelé café. Il avait le mérite d'être chaud.

Aussitôt après, c'était le départ au travail. La plupart des Hongroises travaillaient à l'usine située presque en face du camp, en dehors des barbelés. Pour nous, c'était le travail de terrassement le plus pénible. Nous étions dehors toute la journée, par n'importe quel temps. Il fallait surtout lutter contre le froid. Pour remplacer un pull-over, nous mettions de la paille retirée de nos pailles dans le dos et sur la poitrine. Quelquefois, l'on y ajoutait quelques vieux papiers d'emballage récupérés dans les poubelles. Cela avait également l'avantage d'atténuer les coups de bâton que nous distribuaient généreusement Allemands et Hongroises.

J'avais pu garder mon écharpe en laine ; je la mettais en turban sur la tête. Mes chaussettes en laine m'ayant été laissées, je les ai conservées le plus longtemps possible, même trouées. Bien sûr, il n'était pas question de les laver, car, où les faire sécher ? Elles m'auraient d'ailleurs été rapidement volées par les nombreuses tziganes du camp.

Pour notre travail de terrassement, appelé pompeusement par les Allemands « Ponts et chaussées », nous pouvions choisir notre outil : brouette, pic, pioche, pelle, seau (anciens seaux de 5 kg de confiture) et même gamelles usagées. Le tout était rangé dans une cabane en bois dans le camp.

Tous les matins, c'était la bagarre devant la cabane, chacune se ruait sur l'outil de son choix. Quelques-unes emportaient leur outil dans leur chambrée et couchaient avec pour être sûre de l'avoir en main le lendemain. C'était vraiment inouï !

Tout au début, même avec un pic pourtant terriblement lourd à soulever, il suffisait de gratter un peu la terre et faire semblant de travailler.

J'optai pour un seau (ex-seau de confiture). Je fis équipe avec Andrée. Nous devions transporter du sable et des cailloux, 3 à 4 kilomètres plus loin, afin de construire une route, route que nous avions baptisée « route de notre libération ».

Si le seau était plein, nous avions le droit de le porter à deux. Pour alléger notre fardeau, nous avions mis une gamelle vide au fond du seau, si bien que nous ne transportions que quelques centimètres de sable et de cailloux. Naturellement, il fallait lorsqu'on le vidait veiller qu'aucun Allemand ne soit présent.

Ce travail, complètement ridicule, avait l'avantage de nous réchauffer en marchant. Pour oublier notre environnement, nous parlions littérature, histoire, voyages. Cependant, à la fin de la journée, nous étions très fatiguées par les kilomètres ainsi parcourus et la faim se faisait ressentir de plus en plus tenace.

A midi, nous rentrions au camp. La soupe nous était distribuée tout au début dans le block, par la suite dans la cour par tous les temps.

Le meilleur moment de la journée était le soir, lorsque, après l'appel de 18 heures, nous rentrions au block. Nous avions droit à un morceau de pain, s'y ajoutait un peu de margarine et de saucisse dont la quantité diminuait progressivement. Bientôt, nous n'eûmes qu'un morceau de pain.

Notre blokowa, choisie parmi nous, était Hollandaise. Très sympathique, elle parlait couramment l'allemand, elle savait défendre nos intérêts et les siens devant chaque blokowa hongroise qui n'hésitait pas à s'approprier d'une partie de la soupe qui nous était destinée.

Une dizaine de jours après notre arrivée, les 125 Françaises restées à Abtéroda vinrent nous rejoindre. Nous n'en croyions pas nos yeux. Pour une fois, « ils » ne nous avaient pas menti. Elles eurent plus de chance que nous, leur voyage fut rapide et elles ne furent pas tondues. Le kommandant était sans doute de bonne humeur ce jour-là. Nous étions heureuses de les retrouver et de pouvoir reformer notre petit groupe du Vercors.

C'était un dimanche ; ce jour de repos les appels étaient très longs le matin. L'après-midi était consacré aux fouilles de blocks par les Allemands. Les arrivantes s'installèrent dans notre block n° 5, block des 250 Françaises. Nous échappâmes ainsi à la fouille, c'est-à-dire à l'appel dans la cour avec nos gamelles ; celles qui cachaient leur outil l'emportaient à l'appel, pendant que les S.S. inspectaient l'intérieur de chaque chambrée.

A notre arrivée à Markkleeberg, les juives hongroises nous firent très bon accueil. Elles nous réconfortèrent en nous montrant leurs cheveux rasés qui repoussaient. Elles étaient dans ce camp depuis sept mois et venaient d'Auschwitz. Beaucoup étaient dans un triste état, tant de malheurs les avaient frappées ! Elles avaient été séparées de leur mari et de leurs enfants. Nous leur racontions qu'à Ravensbrück, nous avions vu de petits enfants juifs. Elles s'accrochaient à ce faible espoir. Peut-être leurs enfants avaient-ils échappé à la tuerie.

Elles avaient surtout une très grande angoisse, car quel sort leur serait réservé lorsque les Allemands s'avoueraient vaincus ? La présence au camp de 250 Françaises leur permit de croire qu'elles ne seraient pas exterminées. Faible espoir, nous ignorions tout de notre avenir ! Par la suite, il y eut malheureusement des haines et des jalousies entre Françaises et Hongroises. Ces dernières, anciennes au camp, occupaient les places de choix ; presque toutes parlaient allemand, ce qui était un avantage ; alors que la kommandante S.S. et le kommandant ne pouvaient souffrir les Françaises qui, disaient-ils, comprenaient et parlaient l'allemand, mais ne voulaient pas l'avouer.

Les Hongroises échangeaient du pain contre des objets volés à l'usine. Personnellement, j'ai toujours gardé beaucoup de sympathie pour elles ; certaines étaient très jolies et cultivées, parlant couramment le français. Elles venaient nous rendre des visites le soir au block, nous les leur rendions avant la fermeture des blocks.

Après l'arrivée des 125 Françaises venant d'Abtéroda, les S.S. nous répartirent en groupes de travail. Chaque semaine, nous changions de kommando de travail.

Il arrivait que nous allions faire des tranchées hors du

camp. L'on traversait alors la petite ville de Markkleeberg marchant en rang cinq par cinq, notre outil sur l'épaule. La population regardait avec animosité ces femmes en tenue de bagnarde, les enfants nous jetaient des pierres.

Je fis partie d'un kommando de travail de terrassement qui nous conduisit près d'un camp de S.T.O. Les sentinelles chargées de nous surveiller étaient de vieux soldats pas mauvais avec nous s'il n'y avait pas de S.S. à l'horizon. Nous pûmes donc échanger quelques mots avec les Français S.T.O.

Au bord des routes, nous arrachions des pissenlits que l'on mangeait rapidement sans les laver. Toujours poussées par la faim, un jour en faisant des tranchées nous tombons sur une racine ayant l'apparence d'un salsifis. Six d'entre nous en croquèrent ; elle n'avait pas mauvais goût. Mais, à peine rentrées au camp, cette maudite racine commença ses méfaits. Intoxiquées, quatre de nous six avaient perdu la raison. J'avais, pour ma part, comme des hallucinations. Les Allemands nous enfermèrent dans une pièce en disant : « Elles ont mangé de la racine qui rend fou. » Celle-ci devait contenir de la belladone car nous avions les pupilles très dilatées. Au bout de trois ou quatre jours, l'effet pernicieux de ladite racine étant terminé, nous reprîmes le chemin du travail. Je fus alors affectée à un kommando très dur. Il fallait ramasser sous la neige qui tombait depuis plusieurs jours, de grosses pierres et autres gravats, puis avec des pelles remplir une charrette que l'on devait vider plus loin pour la construction de la route dont j'ai parlé. Nous étions une vingtaine poussant, tirant la lourde charrette qui s'enfonçait dans les ornières et que l'on avait du mal à ébranler. Entendant le chant des bateliers de la Volga : « Oh la tire tire, marche tire », l'on essayait de se donner du courage – je ne peux plus entendre ce chant sans penser à ces horribles moments – les pieds glacés, souvent gelés, bien que j'eus de la chance de n'avoir eu que quelques petites gelures à un orteil. L'une de nous avait un bras complètement gelé, noir de l'épaule jusqu'aux doigts. Elle ne pouvait plus s'en servir. C'était toujours ce froid atroce qui nous mordait. Je n'aurais jamais pensé que cela puisse être aussi douloureux. J'avais les mains gonflées d'engelures, des engelures aux genoux, aux oreilles, au nez. A force de me contracter contre le froid, j'en ai gardé les muscles douloureux. Il aurait été facile de se laisser mourir de froid, recroquevillées contre un arbre. Mais non, il fallait réagir, s'activer ; d'ailleurs les Allemands y veillaient et nous harcelaient sans cesse. « Arbeit, Schnell » (travaille, vite) hurlaient-ils, traitant les Françaises de paresseuses.

Le soir, nous rentrions transies, trempées par la pluie ou la neige. Nos habits séchaient sur nous la nuit, nous nous enveloppions dans notre mince couverture ressentant toujours cette angoisse indéfinissable que donne la faim et qui, souvent, nous empêchait de dormir.

Nous nous promettions qu'une fois libres, plus jamais nous n'aurions froid ! Plus jamais nous n'aurions faim !

Cependant, je continuais mes douches quotidiennes sous un jet d'eau glacée.

Lorsque nous étions affectées à un kommando de travail à l'intérieur du camp, nous y étions continuellement traquées par nos surveillants allemands. Si nous transportions du sable dans des brouettes, ils trouvaient qu'elles n'étaient pas assez remplies ; s'il nous arrivait d'essayer de nous mettre à l'abri de la pluie, de la neige, de ce grand vent qui nous transperçait en nous réfugiant, ne serait-ce que quelques minutes près de la porte d'un block ou dans les W.-C., nous en étions tirées très rapidement par les hurlements et les injures de nos gardiens.

C'était alors une course éperdue à travers le camp pour échapper aux coups. Les Allemands finissaient par nous

perdre de vue et, profitant d'un moment favorable, nous allions récupérer notre brouette abandonnée. Mais malheur à celle dont le numéro, que nous avions toujours cousu sur la manche de nos vêtements, avait pu être relevé par un Allemand. C'était la menace du bunker (cachot) avec privation de nourriture.

Le bunker, terreur de Markkleeberg, était une sorte de cage en bois, humide et froide au sol battu. Souvent les condamnées y passaient la nuit et travaillaient le jour. L'une de nous fut condamnée à quatre jours de bunker (jour et nuit). Nous allions, en cachette, lui apporter du ravitaillement collecté parmi nous ; grâce à un tube de caoutchouc volé au revier (infirmerie) et introduit dans une fente de la porte du bunker, elle pouvait absorber le liquide chaud de la soupe. Nous profitions naturellement de l'absence de nos gardiens.

Je commençais à souffrir des dents ; se les faire soigner était impensable. Il était très difficile d'obtenir un comprimé d'aspirine. Pour cela, il fallait faire la queue devant le revier après l'appel du soir.

Beaucoup de prisonnières souffraient de plaies d'avitaminoses qui ne cicatrisaient jamais. Chaque soir, elles attendaient les soins qui les soulageaient, les bandes de pansement étant en papier ne duraient pas une journée.

Lorsque notre kommandante apercevait une queue trop importante devant le revier, elle renvoyait tout le monde. Il fallait attendre le lendemain avec l'espoir d'avoir un peu plus de chance.

Il y eut au camp une épidémie d'angine diphtérique ; plusieurs parmi nous contractèrent la maladie. A part les badigeonnages de gorge, il ne fallait pas compter sur d'autres soins, le sérum antidiphtérique n'existait pas au camp. Deux d'entre nous eurent de sérieuses complications. L'une, atteinte de paralysie du voile du palais, rejetait par le nez le peu de nourriture qui nous était distribué. L'autre eut des complications au niveau des yeux et devint presque aveugle.

Je ne sais pas ce que sont devenues ces malheureuses. Sont-elles rentrées en France ? J'échappai à cette épidémie ayant contracté la diphtérie, début 1944, en soignant des enfants malades à l'hôpital de Romans. J'étais donc immunisée.

Certaines d'entre nous continuaient d'imaginer des menus alléchants et les écrivaient sur les planches de leur châlit. A Markkleeberg, il arrivait parfois qu'en rentrant le soir dans notre block, nous nous apercevions que quelques planches de nos lits avaient disparu. Pour celles qui en même temps perdaient menus et recettes de cuisine, c'était un drame ! Je ne pensais pas qu'elles avaient l'intention de ramener ces planches en France. De toute façon, recettes ou pas recettes, il fallait récupérer les planches volées si l'on ne voulait pas que notre paille, plus du tout soutenue, ne s'effondre. Nous allions faire un tour dans les blocks des Hongroises et malgré des disputes plus ou moins violentes, nous reprenions nos planches rapidement avant l'intervention toujours possible d'une aufseherin.

Il arrivait parfois qu'à peine rentrée au block après une pénible journée de travail dehors, une aufseherin vociférante vint à coups de bâton « piquer » quelques-unes d'entre nous pour aller décharger des wagons de charbon.

Avec quelle terreur nous regardions les trains de marchandises qui passaient devant le camp ! Le bruit courait vite : cinq wagons chargés de charbon viennent d'arriver à l'usine.

Le seul moment que nous attendions avec impatience, c'est-à-dire rentrer au block et essayer de se réchauffer, devenait alors un cauchemar. Serai-je de corvée ce soir ?

Souvent, alors que nous étions déjà couchées, une aufscherin nous aisait lever sous les cris et les injures. Lorsqu'elle trouvait que nous mettions trop de temps pour mettre le pied par terre, elle hurlait en allemand : « Tout le monde dehors ». Elle appelait alors la kommandante qui, à la porte du block, frappait à grands coups de gourdin sur chacune à leur passage. Quelques-unes sautaient par les fenêtres. J'attendais que, fatigués de frapper, les bras de notre geôlière fassent une pause, j'en profitais pour passer la porte à toute allure.

Nous étions cinq pour un wagon dont il fallait vider le contenu : une espèce de poussière de charbon. Nous devions ainsi, une grande partie de la nuit, manier de lourdes pelles qui, avec la fatigue, se faisaient de plus en plus pesantes, souvent sous une pluie glacée qui augmentait le poids de cette poussière de charbon. Ce n'est que le wagon complètement vidé que nous pouvions alors regagner le block, mais dans quel état ! Le jet d'eau froide des lavabos ne pouvait éliminer complètement la poussière noire qui collait à la peau. Nos vêtements en étaient imprégnés, il fallait les secouer fortement. Couchées tard dans la nuit, nous devions nous lever à 5 heures pour recommencer une journée de travail.

J'eus la chance d'être affectée une semaine dans un kommando de choix : celui des oignons, « Zwiebel kommando », disaient les Allemands.

Notre travail consistait à trier des oignons, à séparer les bons des mauvais. Dans le hangar où nous travaillions, étaient aussi stockés des raves et des rutabagas. Du matin au soir, nous nous nourrissions avec délice de tranches de raves crues et d'oignons. Je n'avais jamais absorbé autant d'oignons de ma vie. S'ils m'ont protégée des plaies d'avitaminoses, ils ne m'ont pas arrangé l'estomac. Bientôt je ressentis des brûlures d'estomac et depuis, rien que d'entendre parler d'oignons, cela me donne la nausée.

Ce kommando de travail nous permettait d'être à l'abri du froid. Un vieil Allemand était chargé de notre surveillance. Nous avions découvert dans un petit réduit attenant au hangar une réserve de pots de 5 kg de confiture. Pour éloigner notre Allemand, nous lui demandions de nous conduire aux toilettes ; il fallait être au moins quatre, sinon il ne se dérangeait pas. Durant son absence, à tour de rôle, nous allions plonger les mains dans les pots de confiture. Nous choisissons ceux placés tout au fond afin que l'Allemand ne s'en rende pas compte. Notre gardien revenu, quatre autres prenaient la relève. C'est ainsi que nous avons consommé sur place la valeur environ d'un pot de 5 kg de confiture.

Nous ramenions des oignons au camp. Certaines en échangeaient contre du pain. Je les ai toujours distribués gratuitement aux Françaises, puis à quelques Hongroises que je connaissais. J'en avais fait quelques provisions et je les avais cachés dans ma paille, le seul endroit où – je l'espérais – ils ne me seraient pas volés. Au bout de quelques jours, il nous fut plus difficile d'en ramener au camp ; les Allemands nous fouillaient à l'entrée. Nous parvenions cependant à en cacher sur nous grâce aux alertes.

C'est à partir de cette période que les alertes (alarm) devinrent journalières vers la fin du mois de février 1945. Il y avait la pré-alarm, l'alarm, la grosse alarm. C'est à la grosse alarm, alors que l'on voyait et entendait les bombes siffler, que les Allemands nous conduisaient dans les abris de l'usine « Yunker ».

Entassées, nous passions parfois des heures dans ces étroits couloirs humides à peine aérés, le souffle des bombes nous renversait l'une sur l'autre. Une bombe, un jour, tomba à côté du camp incendiant une ferme voisine, brisant quelques fenêtres du block des S.S. De terribles bombardements eurent lieu sur Leipzig, situé à 5 kilomètres

de notre camp. Durant deux jours, l'on vit flamber une partie de la ville. Nous en étions ravies et nous commençions à espérer d'être sans doute libérées à Pâques.

Notre kommandant, un jour, nous demanda « qui voulait garder ses enfants ». L'une de nous se présenta, croyant que c'était une bonne « planque ». Ses enfants étaient deux canards. Elle devait les surveiller toute la journée, leur faire manger leur soupe et, en cas d'alerte, les emmener dans les abris. Lorsque nous faisons des tranchées, elle venait voir s'il n'y avait pas de vers de terre pour nourrir ses pensionnaires. Au bout d'un certain temps, le kommandant s'aperçut que ses canards ne grossissaient pas beaucoup ; la prisonnière fut destituée de ses fonctions et envoyée au terrassement. Elle nous avoua qu'elle mangeait la soupe destinée aux canards, laquelle était bien meilleure et plus consistante que la nôtre.

En mars, le soleil commença à se montrer dans la journée ; il faisait moins froid. A midi, après la distribution de la soupe, assises par terre, appuyées contre le block, les jambes allongées, nous profitions de ce soleil bienfaisant. C'est alors qu'arrivait notre kommandant furieux en maniant son gourdin ; il hurlait de sa voix rauque : « Aufstehend ! (debout) vous n'êtes pas au sanatorium. »

Nous espérions un jour prendre notre revanche. Ce serait alors notre tour de manier le bâton ! Nous nous promettons de noyer notre kommandante dans la « piscine » ; les autres S.S. subiraient le même sort.

Je travaillais huit jours dans un kommando « de planteurs de pommes de terre ». Il fallait piocher la terre, la bêcher avant d'enfouir les tubercules. Pioches et pelles étaient très lourdes ; nous n'avancions pas vite dans notre travail. « Schnell » (vite) hurlait le S.S. Trompant sa surveillance, nous réussissions à cacher quelques pommes de terre dans nos vêtements. Immangeables crues, avec Germaine et par mille stratagèmes, nous étions parvenues à les faire cuire au revier, seul endroit du camp où il y avait du feu, la cuisine exceptée, bien entendu.

Puis je passai au jardinage. Il fallait préparer également la terre pour semer ou planter des légumes. Notre groupe était sous la surveillance d'un jardinier civil allemand qui n'était pas un S.S. De temps en temps, il nous apportait des pommes de terre qu'il avait fait cuire chez lui. Nous lui montrions les pissenlits que nous n'avions plus le droit de cueillir depuis l'histoire de la fameuse racine ; mais ce n'était qu'un prétexte, c'était plutôt une brimade supplémentaire de la part des S.S. Ils disaient : « Les Françaises sont habituées à se nourrir d'herbe. » Ce bon vieux jardinier envoyait son petit-fils nous cueillir des pissenlits, il les lavait consciencieusement avant de nous les donner. C'était bien la première fois que nous rencontrions un Allemand humain. Il nous donnait des nouvelles et nous faisait comprendre que les habitants de Markkleeberg attendaient avec impatience la fin de la guerre.

Tout autour du camp, étaient installées de petites villas. Tous les matins, les Allemandes tapaient leurs tapis dans leur jardin. Bientôt, il nous sembla que le bruit du dépoussiérage des tapis s'intensifiait, il s'y ajoutait comme un grondement sourd, et c'est ainsi que nous réalisaimes que nous entendions le son du canon, lequel son s'amplifiait tous les jours. Quelle joie pour nous nous ; la ligne de feu se rapprochait donc de Markkleeberg ! Chaque jour, en entendant le grondement du canon, nous disions : « Les Allemandes tapent de plus en plus fort leur tapis ! »

Pâques arriva ; nous étions toujours au camp, mais nous avions le pressentiment que le dénouement de ce long et abominable cauchemar approchait.

Le jour de Pâques, je passai une partie de la journée à décharger des wagons de charbon. Il pleuvait et tout en

maniant les lourdes pelles, nous chantions le dernier couplet du chant des camps :

« Mais un jour dans notre vie
Le printemps refleurira
Liberté, liberté chérie
Je dirai : tu es à moi. »

Nous étions de plus en plus avides de nouvelles. Un jour, des avions alliés lancèrent des tracts au-dessus du camp. Furieux, les S.S. allemands nous interdirent de les ramasser, mais il y en avait tant ! Trompant leur surveillance, nous en remplissions nos poches, puis nous nous réfugiions dans les W.-C. pour en prendre connaissance.

Ces tracts nous indiquaient la marche des armées. A l'ouest, l'avance de l'armée américaine ; à l'est, l'armée rouge. Les deux armées se rapprochaient de Leipzig. Ce cadeau venu du ciel nous remplit le cœur de joie. Une angoisse cependant se mêlait à cette joie. Qu'allaient faire de nous les S.S. ? Au dernier moment, n'étaient-ils pas capables de nous exterminer ? Plus que jamais, j'étais décidée à leur fausser compagnie ; depuis quelque temps, nous en parlions Germaine et moi ; pourquoi ne pas tenter de nous évader dès que possible ? J'avais toujours mes oignons, précieusement cachés dans ma paille. J'avais appris qu'en se frottant les semelles de ses chaussures avec des oignons, les chiens perdaient votre trace.

Quelques jours plus tard, une grande nouvelle courut au camp : Weimar était pris, situé à quelques kilomètres d'Eisenach et d'Abtéroda. C'était donc le camp de Büchenwald libéré ! Quand serait-ce le tour de Leipzig et de Markkleeberg ?

Arriva le 13 avril 1945. Jamais je n'oublierai cette date. Depuis la veille, aucune prisonnière ne quittait le camp. L'usine était fermée. Le matin, nous avions travaillé dans le camp. Après la distribution de soupe à 13 heures, la kommandante S.S. hurla : « Appel général pour toutes ». Inquiètes, nous attendions. Qu'allait-il se passer ? Depuis le matin, nous nous doutions qu'il y avait du nouveau. Nous avions vu notre kommandant « Toto » et sa femme démenager, les aufseherinnen, habillées en civil, transportaient des valises. Les S.S. se préparaient-ils à fuir ?

A 14 heures, devant tout le camp rassemblé : les 1100 Hongroises et les 250 Françaises, Toto, debout sur une table, en guise d'estrade, commença son discours traduit aussitôt en français et en hongrois :

« Nous sommes obligés de quitter le camp, nous vous laissons entre les mains du directeur de l'usine Yunker qui se chargera de vous remettre aux autorités occupantes », ajoutant – comble d'audace et d'hypocrisie – en prenant un ton presque paternel, lui qui la veille n'hésitait pas à nous rouer de coups ou de nous menacer sans cesse d'extermination : « bientôt vous serez libres, vous retournerez dans vos foyers, vous pourrez dire que nous vous avons toujours très bien traités. »

Qu'importait son discours ! la seule chose que nous retenions était que dans quelques heures les S.S. auraient fui. Était-ce possible ? Ils avouaient leur défaite. Des Hongroises pleuraient, chaque prisonnière avait les larmes aux yeux. Le cadre, l'atmosphère étaient de circonstance. Au son sourd du canon, dont le feu éclairait déjà le ciel vers l'ouest, se mêlaient tonnerre et éclairs de l'orage qui venait d'éclater. C'était impressionnant ! Mais soudain, alors que nous essayions de maîtriser notre joie, un soldat allemand vint appeler notre kommandant : un coup de téléphone et tout était changé ! Adieu, fol espoir ! Un nouvel ordre était donné, nous partions avec les S.S. C'était l'évacuation totale du camp. Il était environ 15 heures. Dans deux heures, nous devions être prêtes à partir. Où ? En Tchécoslovaquie. Nous devions partir à pied. Un chariot poussé et tiré par d'autres prisonnières devait transporter les malades du revier.

Les soldats allemands non S.S., peu décidés à s'encombrer de 1350 femmes en mauvais état de santé pour effectuer près de 100 kilomètres à pied, ralentissaient le rythme de la distribution des manteaux qui nous étaient destinés. Ils nous disaient : « Il faut tout faire pour retarder le départ, les événements se précipitant si vite, tout peut changer d'un instant à l'autre. » Quant aux S.S., ils étaient furieux de se trouver dans l'obligation de nous emmener avec eux. Nous allions retarder leur fuite.

Comme bagages, nous emportions nos gamelles et une rave comme provision de route. Un nouvel appel nous rassembla. A 10 heures du soir, encadrées par les S.S., à la lueur des lanternes des sentinelles allemandes, en colonne, rangées cinq par cinq, nous franchissions la porte du camp de Markkleeberg.

Le kommandant, à la tête de la colonne, était à bicyclette avec sa femme et son chien. Avant de partir, il nous avait prévenu : « Toute prisonnière cherchant à s'évader sera reprise et pendue. »

Malgré la menace de « Toto », Germaine et moi, nous étions bien décidées à nous évader le plus tôt possible. A quoi bon risquer de se faire mitrailler sur les routes ? Pourquoi ne pas tenter sa chance ?

Nous laissons la rave, beaucoup trop lourde à transporter, et gardons nos gamelles. Je n'avais pas oublié mes oignons ; j'avais également dans ma poche un couteau que m'avait fabriqué un ouvrier français à l'usine d'Abtéroda ; j'étais parvenue à le soustraire aux nombreuses fouilles allemandes.

Notre intention était de retourner au camp et de nous mettre sous la protection du directeur de l'usine Yunker, comme il en avait été question au début du discours du commandant de Markkleeberg.

Nous commençons par arracher nos numéros. Il s'agissait de choisir la première occasion favorable. Serait-ce là ? Non, plus loin ! Nous longions un bois bordé de villas. Attendons encore ! Nous traversons le bois. C'est une dizaine de Françaises qui se jetèrent dans les broussailles ; les branches craquaient. Inquiète, j'observais les sentinelles. Le convoi continua sa marche, rien ne se passe. Avec Germaine nous avions jugé plus prudent de choisir un autre endroit plus calme. A la sortie du bois, il nous fut impossible de quitter la colonne, les sentinelles allemandes étaient à nos côtés ; de plus, notre kommandant en bicyclette avec son chien remontait et descendait la colonne de prisonnières de temps à autre. Nous marchions toujours. Comment reconnaître notre chemin lorsque nous ferions demi-tour ? Afin de marquer notre passage, nous eûmes l'idée de casser nos gamelles lesquelles étaient en faïence. D'autres, parmi nous, en firent autant. Les Allemands, qui ne connaissaient pas la légende du Petit Poucet, n'y comprenaient plus rien. Haussant les épaules, ils nous traitaient de folles.

Nous commençons à sentir la fatigue. Depuis combien de temps marchions-nous ? Une alerte nous obligea à nous arrêter, puis nous reprîmes la route. Avec Germaine, nous essayions de percer la nuit sombre. Enfin, un coin propice, un fossé derrière un arbre. Nous nous posons du coude, les sentinelles allemandes étaient loin, « Toto » aussi ; nous sautons dans le fossé ; une troisième, « Cricri », nous suivit. Immobiles, à notre point de chute, nous attendons essayant de calmer notre angoisse. Un Allemand passa au-dessus de nous, nous le reconnaissons à son pas lourd. Va-t-il éclairer le fossé avec sa lanterne ? Mais non, il continue sa marche. Ouf ! Nous restons tapies dans le fossé jusqu'à ce que la colonne défile et s'éloigne. Comme cela nous semble long ! Les derniers pas meurent dans le lointain et ce n'est plus que le silence de la nuit.

Nous frottions nos semelles de chaussures avec les oignons et nous nous risquons à quitter notre cachette. Pourvu que « Toto » ne fasse pas demi-tour avec son chien et que les S.S. ne se mettent pas à nous compter ! Beaucoup d'entre nous leur avaient déjà faussé compagnie. Confions-nous à la Providence !

Toutes les trois, Germaine, Cricri et moi, nous nous demandions s'il était plus prudent de reprendre aussitôt la route ou d'attendre le jour. Nous décidons de repartir sans tarder en sens inverse de la colonne de marche.

Les manteaux, distribués au départ par les Allemands, portaient dans le dos de grandes croix rouges très repérables. Par chance extraordinaire, le mien avait échappé à la peinture rouge. Nous reprenons la route, marchant l'une derrière l'autre, moi fermant la marche, guidées par les débris de nos gamelles. Nous avançons en silence, nous ne nous rendions pas compte du chemin parcouru avec les Allemands.

De toute ma vie de prisonnière, jamais je n'ai eu aussi peur que pendant cette nuit-là. Nous percevions à nouveau le son du canon ; nous étions donc dans la bonne direction : celle des alliés.

Nous avions fait notre plan. Retourner au camp nous paraissait dangereux. Peut-être la kommandante S.S. et les aufseherinnen y étaient-elles encore ? Une autre solution nous sembla meilleure : aller au fameux camp « de Wasser Turm » (château d'eau) où nous avions fait des tranchées ; c'était un camp de S.T.O. français, italiens, russes, situé sur le chemin de notre camp de Markkleeberg. Mais quelle nuit interminable avant d'y arriver !

Première alerte : une lumière proche, un bruit de pas. Où se cacher ? Une porte ouverte, un petit jardin ; bénédiction, nous sommes sauvées. Les pas s'éloignent, nous repartons sans oser nous retourner ; il nous semblait toujours être suivies. Marcher seules sur cette route, sans sentinelle allemande derrière nous, c'était extraordinaire. N'était-ce pas la liberté ?

Un peu plus loin, deuxième alerte. D'autres lumières, des bruits de bottes ; certainement la police de la route qui, nous ayant entendu marcher, se mit à balayer de leurs lumières le bas-côté de la route. Aplaties contre une palissade, le visage caché, nous n'osions plus respirer. Mon cœur battait si fort que j'avais peur que les policiers ne l'entendent. Ceux-ci promènèrent leurs faisceaux lumineux partout, sauf sur nous. Quel soulagement ! La providence continuait à nous protéger.

Nous avançons toujours l'une derrière l'autre. Un pont s'offre à nous ; nous ne l'avions pas repéré à l'aller. Pourtant nos débris de gamelles marquaient notre passage. Une sentinelle armée en gardait l'entrée. Que faire ? Pas moyen de faire demi-tour ; nous étions repérées. Passons hardiment d'un pas décidé, sans trembler, surtout sans parler car nous n'avions pas l'accent germanique. Rien, la sentinelle n'intervient pas. Nous profitons d'une fin d'alerte qui expliquait notre présence malgré le couvre-feu. De l'autre côté du pont, une autre sentinelle, mais nous passons sans problème.

Nous voilà de nouveau sur la route ; toujours guidées par nos morceaux de gamelles. Cette fois-ci, ce sont des bruits de moteurs. Nous sautons dans un fossé entre des barbelés ; ce sont des camions militaires qui défilent pendant un long moment. Le calme revenu, il faut continuer notre marche. La pluie commence à tomber, nous arrivons à la lisière d'un bois. Trop fatiguées pour continuer ainsi, nous décidons d'attendre le jour. Couchées à l'abri sous les arbres, mortes de fatigue et d'émotions, nous nous endormons. Nous nous réveillons au petit jour. Nous étions sur une pente abrupte ; un faux mouvement, et nous aurions pu tomber dans la rivière qui coulait tout en bas. Encore une fois, la Providence veillait sur nous.

Nous reprenons la route. Nous arrivons à un carrefour : plus de traces de nos gamelles ; nous nous étions égarées. Faut-il revenir en arrière ?

Nous apercevons des militaires de la Wehrmacht qui discutaient très fof. « Halte. Moment » crie l'un d'eux. Inutile de se dérober, ce serait trop dangereux. Allons-y carrément, faisons-nous passer pour des Françaises travailleuses libres. Ce ne sont pas des S.S., nous avons de la chance.

Avec le peu d'allemand de mes connaissances, j'expliquai à l'officier que nous étions des travailleuses françaises égarées sur la route à la suite d'une alerte et que nous voudrions regagner notre camp à Markkleeberg. Où est Markkleeberg ? Alors, incroyable, il nous répondit « par là » avec un geste large. Après un rapide « Danke schön » (merci), nous nous engageons sur la route indiquée.

Avec le jour, nous croisons des Allemands, femmes et hommes qui se rendaient à leur travail. Pour cacher nos cheveux rasés, nous avions mis un foulard en turban, turban que portaient beaucoup de femmes allemandes. En nous croisant, ils nous disaient : « Morgen » (bon matin), nous leur répondions : « Morgen ». Nous marchions de plus en plus serrées, l'une derrière l'autre, afin de cacher les croix rouges. Nous arrivons dans la ville de Markkleeberg ; nous rasons les murs par crainte d'attirer l'attention de la police, nos vêtements étant couverts de boue, notre visage égratigné en maints endroits par les barbelés et les broussailles des talus.

Enfin, nous reconnaissons « Wasser Turm ». Nous y voilà. Nous interrogeons, non sans crainte, une sentinelle. C'était un Polonais. Il nous indique le block des Français.

Les travailleurs français nous regardent sidérés. Nous devons être bien lamentables à voir.

Nous leur expliquons notre situation en leur demandant asile. Ils nous accueillent à bras ouverts. « N'est-ce pas naturel de secourir des Françaises » disent-ils. Nous rentrons dans leur block. Nous sommes sauvées, quel soulagement ! Après une douche chaude, des vêtements propres nous sont prêtés, un feu nous réchauffe. Les Français nous apportent de la nourriture ; nous n'avions pas mangé depuis la veille à midi ; nous l'apprécions d'autant mieux. Ils nous installent dans un coin de leur dortoir, derrière un paravent de fortune. Nous étions si fatiguées que nous nous couchons rapidement dans de petits lits avec des draps et des couvertures. Nous nous endormons presque aussitôt, sans angoisse. Nous passons trois jours parmi les Français ; depuis bien longtemps, nous n'avions goûté un tel confort ! Lorsque le chef de camp, un Allemand, était annoncé, nous restions cachées dans ce coin du dortoir qui nous était réservé.

Les alertes, le son du canon s'intensifiaient, la libération approchait !

Nous apprenons que Suzon et Monique étaient réfugiées dans un camp de prisonniers français, non loin de « Wasser Turm ».

Le 16 avril 1945, l'homme de confiance des travailleurs français vint nous dire que des prisonnières du camp de Markkleeberg, en particulier des Hongroises, étaient allées demander protection au directeur de l'usine Yunker. Plus de S.S. à l'horizon, le directeur de l'usine demandait donc que les prisonnières évadées se regroupent dans le camp.

Retourner au camp, c'était peu réjouissant après avoir goûté d'un peu de liberté. Cependant, il fallait s'y résigner. Les Français S.T.O. et prisonniers de guerre nous y accompagnaient. Ils sectionnèrent aussitôt les barbelés et nous promirent que, si besoin était, ils viendraient nous protéger.

Nous nous installons dans le block des S.S., plus confortable. Les chambrées ne comportaient que cinq petits lits avec des draps. Nous avions des douches à notre disposition et une grande cuisine. En entrant dans la cuisine, nous remarquons que seules restaient les plumes des deux canards de « Toto ». Suzon et Monique partageaient notre chambre.

En parcourant le camp, nous marchions sur les insignes avec la « croix gammée » qui tapissaient le sol.

Dans la réserve de vêtements, nous échangeons les nôtres contre des plus seyants.

Dès notre retour au camp, le directeur de l'usine vient nous voir, et nous dit : « Je vais avoir des comptes à rendre aux alliés pour avoir employé des prisonnières gardées par des S.S. Je voudrais que vous me signiez un papier comme quoi je ne vous ai jamais maltraitées ; en échange, je vous remettrai des vêtements neufs, des chaussures... » Je refusai absolument de lui signer son papier. Je n'avais pas travaillé dans son usine. Il insista plusieurs jours de suite ; voyant que mes babouches me lâchaient, il me promit de me procurer des chaussures. Je lui répondis que je n'en avais pas besoin ; je rentrerais pieds nus en France, ainsi l'on verra bien comment nous étions traitées. Nous avions bien juré de raconter ce qu'étaient les camps de concentration dirigés par ces monstres : les S.S.

Le directeur de l'usine s'était chargé de nous nourrir, mais toujours une soupe et un morceau de pain. Comment lui être reconnaissante. Deux jours après notre installation, nous nous risquons à sortir du camp. Nous retrouvons les Français et nous allons jusqu'à la ville de Markkleeberg (à quelque 4 kilomètres). Nous étions comme des enfants, sautant de joie devant la liberté reconquise. Cependant, il nous fallut un certain temps pour nous y habituer ; instinctivement, nous nous retournions redoutant encore d'apercevoir un S.S. derrière nous.

Notre petit groupe de Français envahit un café. Après plusieurs dégustations de chopes de bière, l'ambiance était gaie. C'était extraordinaire ; il y avait si longtemps que nous n'avions pu extérioriser notre joie. C'était aussi le début de notre revanche, car les Allemands résignés se décidèrent à quitter le café.

Les alertes étaient presque quotidiennes. Nous restions dans les blocks. Le directeur de l'usine, qui souvent venait nous rendre visite, nous dit alors : « Lorsque sera annoncée la « Panzer-Alarm » (alerte aux tanks), il vous faudra absolument rejoindre les abris, votre vie est si précieuse, maintenant que vous l'avez sauvée jusqu'à présent. » Quel changement de ton et de comportement ! Il espérait certainement se blanchir en nous remettant en bon état aux mains des Américains. Nous reconnaissons qu'il avait raison ; nous n'allions pas prendre le risque de nous faire écraser par les tanks américains.

Tout autour du camp, les habitants des petites villas avaient hissé un drapeau blanc. Nous mettons alors un linge blanc devant nos fenêtres de block et nous réussissons à confectionner un drapeau tricolore.

Un matin, un Anglais, prisonnier évadé, ne sachant où aller, vint se réfugier dans notre camp. Nous l'accueillons chaleureusement ; en échange, il nous offrit le contenu de sa musette remplie de gros blocs de chocolat. Nous avions faim. A dix, nous mangeons tout le contenu. Le résultat ne se fit attendre. Je fus terriblement malade avec des vomissements. Par la suite, lorsque je commençai à m'alimenter normalement, mon estomac ne pouvait rien garder. C'était au fond une chance. Certaines prisonnières ont été gravement malades en absorbant trop de nourriture après en avoir été privées si longtemps.

Le mercredi 18 avril 1945, tout au début de l'après-

midi, la sirène hurla « la Panzer Alarm ». Nous nous rendons rapidement dans les abris, le directeur de l'usine y veillait. Le bruit infernal des tanks résonnait au-dessus de nos têtes. Nous chantions en attendant nos libérateurs. Vers 17 heures, le calme semblant revenu, nous risquons un coup d'œil dehors, nous percevons alors des échanges de coups de mitraillettes en direction du bois conduisant à Leipzig. Nous regagnons les abris puis, lassées d'attendre, nous retournons dans le camp.

Vers 18 heures, nous entendons des cris de victoire : « Voilà les Américains ». Nous nous précipitons hors du camp, folles de joie. Le moment tant attendu arrivait enfin !

Mais stupeur, nous voyons une armée de toutes races, de toutes nationalités, des sauvages déferlant vers nous. C'étaient les troupes de choc américaines. Terrorisées, nous rentrons rapidement nous enfermer dans le block. Toute la nuit, nous les entendons taper violemment contre les volets, hurler. Quelle déception ! Étaient-ce eux nos libérateurs ? Le lendemain, les Français prisonniers de guerre et S.T.O. inquiets, connaissant la violence des troupes de choc, arrivèrent aussitôt au camp. Quelques-uns décidèrent de s'installer dans notre block pour nous protéger. Nous étions rassurées. Quelques jours plus tard, arriva l'armée régulière américaine. Enfin de vrais soldats américains. Quel soulagement !

En souriant, ils viennent vers nous. Ils ignoraient ce qu'était un camp de concentration nazi. Nous leur racontons toutes les horreurs dont nous avons été témoins. Ils nous écoutent avec compréhension et sympathie. Ils visitent le camp et le photographe en détail.

Nous regagnons notre block avec nos amis français. Un officier américain en franchit la porte et nous dit en français : « Vous croyez que c'est correct que des hommes et des femmes vivent ensemble ? » Stupéfaites, nous lui expliquons qu'ils étaient venus nous protéger contre ses soldats, et nous lui racontons notre histoire. Nous lui demandons alors ce qu'il comptait faire de nous. Nous espérons rentrer le plus rapidement possible en France. Mais il nous répondit : « Nous n'avons pas reçu d'ordres pour nous occuper des prisonniers évadés. Vous devez attendre la délégation française (que nous n'avons jamais vue) ; pendant ce temps, ce sont les Allemands qui doivent vous prendre en charge et vous nourrir. » Nouvelle déception ! Qu'allons-nous devenir dans ce pays que nous détestions ? Avec les Allemands, ce serait encore de la soupe et du pain !

Les Américains quittent le camp avec leur officier. Tout aussitôt, nous voyons surgir sur la route une horde de travailleurs de toutes nationalités, arrivant nous ne savions d'où ; chargés de brouettes, de charrettes, ils criaient : « Fabrique ! » Nous comprenons qu'ils savaient et connaissaient où étaient les réserves de nourriture stockées dans l'usine. « Il faut en faire autant », dis-je. Je pris une brouette dans laquelle peu de temps avant je transportais du sable et nous nous dirigeons vers l'usine.

Les réserves furent rapidement mises à sac : des boîtes de conserve, du sucre, des pâtes, des confitures gisaient de toute part. Je remplis ma brouette de pains et de sucre. Dans une pièce, le sol était couvert de pois chiches ; impossible de marcher, les pois chiches roulaient sous les pieds. Quel gâchis ! Le directeur de l'usine impuissant devant cette ruée de gens vint nous supplier de laisser le ravitaillement aux Allemands qui manqueraient de nourriture les jours à venir. S'était-il soucié de nous quand nous souffrions de la faim ? Depuis notre retour au camp, il ne nous distribuait qu'une soupe et un morceau de pain alors qu'il disposait d'importantes réserves de nourriture ! C'était un juste retour des choses.

En quelques heures, l'usine « Yunker » fut vidée. Le lendemain, ce fut le tour de l'usine « Riquet » à Markkleeberg. Le désordre et l'orgie régnaient partout. L'on glissait sur la confiture, roulait sur les petits pois, patougeait dans le schnaps, dans les rues de Markkleeberg. Ces gens que nous n'avions jamais vus traînaient des mètres de saucisses. Les habitants de la ville, effrayés, s'enfermaient chez eux.

Les Américains n'intervenaient pas ; ils n'étaient pas les derniers d'ailleurs à s'abreuver de schnaps.

Au camp, les provisions s'entassaient dans le block : pains, pâtes, sucre, saucisses, haricots en conserve... chocolat fabriqué par l'usine Riquet, etc.

Le soir, des Américains nous apportèrent du champagne de Reims, récupéré dans les caves allemandes. Nous le buvons ensemble : « A notre libération », disions-nous en levant nos verres. Les jours suivants, la fête continua.

Ne pouvant pas encore convenablement me nourrir, je demandais du lait aux Américains. J'obtins ainsi un « bon de lait ». J'allais tous les jours à l'épicerie la plus proche ; les Allemandes faisaient la queue munies de leurs cartes de ravitaillement ; je passais fièrement devant elles avec mon bon américain.

Le 30 avril, un aviateur français nous rendit visite au camp. Il nous dit que les déportées devaient être rapatriées en priorité, en avion. Il nous procura papier à lettre et crayons afin que nous puissions écrire à nos familles. Il n'était que de passage et regagnait aussitôt la France.

Tous les jours, nous nous rendions à Leipzig en espérant contacter la délégation française. Mais où ? Impossible d'avoir le moindre renseignement. C'était à pied que nous faisons les 5 kilomètres qui séparaient notre camp de la ville de Leipzig. Nous devions traverser un bois avant d'atteindre la ville terriblement bombardée. Mes babouches étaient inutilisables. Je marchais pieds nus risquant de me blesser dans les gravats et morceaux de verre ; par endroits, il n'y avait plus de traces de rues, rien que des trous. La grande gare de Leipzig était en miettes.

Il était très difficile de s'orienter à travers ces ruines. Nous y rencontrions des gens de toutes nationalités. Chacun portait un petit drapeau épinglé sur ses vêtements. Nous étions parvenues à nous confectionner un badge : bleu, blanc, rouge.

Les Américains avaient arrêté quelques S.S. qu'ils exposaient dans des cages sur une grande place de Leipzig. Voulaient-ils montrer à la population qu'ils poursuivaient ces criminels ?

Pour ma part, je les avais suffisamment vus et je trouvais cette démonstration ridicule. Nous estimions que ces monstres, qui tant de fois nous avaient menacées d'extermination, auraient déjà dû être exécutés. Certaines prisonnières du camp de Markkleeberg avaient aperçu nos anciennes gardiennes S.S. se promenant en toute liberté. Elles l'avaient signalé aux Américains, mais ceux-ci ne s'en étaient pas souciés.

Quelques Américains nous conduisaient volontiers à Leipzig en jeep, mais nous nous aperçûmes rapidement que ce n'était pas gratuit. Aussi, pour avoir la paix, nous leur disions que nous étions malades et contagieuses. Finalement, le directeur de l'usine me procura une paire de sandales.

Peu à peu, nos provisions faites dans le camp s'épuisèrent. J'arrivais maintenant à me nourrir normalement et nos kilomètres à pied nous donnaient de l'appétit. Il n'était plus question de souffrir de la faim ! Nous avions remarqué que tout près du camp, dans des petits jardins, des Allemandes élevaient des lapins. A la tombée de la nuit, nous nous dirigeons sans bruit vers les clapiers ; j'ar-

rivais très facilement à me glisser à travers les barreaux de la porte des jardinets. J'attrapais ainsi deux, trois lapins. Le lendemain matin, nous entendions les lamentations des Allemandes en constatant la disparition de leurs lapins.

Bientôt, les lapins disparurent. Que faire ? Un Français décida d'aller tuer le vieux chevreuil du jardin zoologique situé dans les bois voisins. La chair s'avéra assez résistante. Rien à voir avec celle des lapins !

Mais encore une fois la Providence veillait sur nous. Des Belges incorporés dans l'armée américaine vinrent s'installer à Markkleeberg. Ils étaient chargés de garder des tentes contenant le ravitaillement destiné aux troupes d'occupation. Grâce à eux, nous avions tout ce que l'on désirait.

Les Américains mirent en état de fonctionnement le tramway reliant Markkleeberg à Leipzig, ce qui facilitait nos déplacements. Les Allemands avaient l'audace de vouloir nous faire payer le trajet. Nous leur disions : « Nous n'avons pas d'argent, adressez-vous aux Américains, ils paieront pour nous », en leur montrant les jeps qui suivaient le tramway. Assises au milieu des Allemandes, nous croquions ostensiblement le chocolat que nous donnaient les militaires belges.

Nous finîmes, tout de même, à nous lasser de cette vie de bohème. Notre espoir d'être rapatriées en avion s'était définitivement envolé, la délégation française était introuvable.

Le 8 mai 1945, je rencontrais dans les rues de Leipzig un Américain à moitié ivre, une bouteille de cognac à la main. « C'est l'armistice » me dit-il, en me tendant sa bouteille. Mais pour nous, seul comptait notre retour en France.

Le soir au camp, des Américains vinrent nous inviter à fêter l'armistice. Ils organisaient un grand bal avec des Allemandes. Nous refusons énergiquement. C'était impossible. Les Américains ne comprenaient visiblement pas notre refus. Il n'était pas question que nous allions danser en présence d'Allemandes et, qui sait peut-être, d'anciennes S.S. C'est ce que nous essayions de leur faire comprendre.

Dans l'Allemagne vaincue, il n'y avait plus de nazis du jour au lendemain. Pourtant, dans les villas abandonnées, nous avons trouvé de nombreux drapeaux hitlériens...

C'est également dans les rues de Leipzig que j'appris la mort de Roosevelt.

Dans un immense terrain vague existait dans la ville de Leipzig un grand camp international appelé « Metz Platz » regroupant sous des tentes des milliers de personnes déplacées, hommes et femmes.

Nous demandions sans cesse aux Américains si, en l'absence de la délégation française, ils allaient nous rapatrier. Ils déclarèrent que nous devions alors rejoindre « Metz Platz ». Nous protestons avec obstination. Alors que l'un des leurs nous avait reproché de loger dans notre block avec des Français, ils nous envoyaient vivre sous les tentes dans la promiscuité, retrouver des puces, des poux. Non, jamais nous ne l'accepterions ! A force d'insister, ils finirent par nous inscrire sur la liste du prochain convoi de rapatriement, lequel se ferait par le train. Mais quand ?

Enfin, ce jour finit par arriver.

Le 15 mai au soir, nous quittâmes définitivement et pour toujours Markkleeberg.

Nous devions rester toute la nuit à Metz Platz. Il faisait un temps très doux. Nous passons notre dernière nuit en

Allemagne dehors, dans la joie ; des petits bals étaient organisés suivant les différentes nationalités. Nous allions de l'un à l'autre. Cependant, nous ne pouvions oublier notre première nuit passée en Allemagne, également dehors, dans la poussière noire de Ravensbrück.

Le mercredi 16 mai, un camion nous conduisit à une gare voisine de la grande gare de Leipzig, celle-ci étant encore inutilisable. Nous y retrouvons d'anciennes de Markkleeberg. Elles avaient été regroupées dans les villes environnantes. Notre convoi était important, onze trains devaient quitter Leipzig. A notre grande déception, nous étions rapatriées en wagons à bestiaux. Comment était-ce possible, alors que les Allemands avaient chez eux de nombreux trains français et de bien d'autres nationalités ?

Les Américains nous appelèrent une par une avec courtoisie. Nous n'étions qu'une centaine de femmes déportées politiques. La majorité du convoi comprenait des prisonniers de guerre. Nous étions réparties trente par wagon, nous couchions sur la paille !

Je suggérai de monter sur le toit du wagon plutôt que d'entrer dans les wagons à bestiaux. C'est une bonne idée ! nous voilà un grand nombre installés sur le toit ; nous choisissons des wagons à toit plat. Nous traversons ainsi l'Allemagne, en chantant. Les Américains qui faisaient partie du convoi finirent par en faire autant. C'était la joie et l'euphorie !

Au passage des tunnels, nous nous couchions à plat ventre. Le long des voies, les Allemands nous regardaient passer, stupéfaits. Cependant, par prudence, nous rentrions dans les wagons la nuit.

Au départ, les Américains nous avaient distribué des boîtes de conserves françaises, mais rien pour les ouvrir. J'avais, en guise de valise, une taie d'oreiller à carreaux bleus et blancs récupérée dans le block des S.S. J'y transportais une serviette de toilette et du savon de récupération, mon couteau, mon uniforme de prisonnière, une brosse à habit que m'avait remis au départ le directeur de l'usine Yunker ; elle ne me servait à rien, mais sans chercher à comprendre, je l'avais gardée. J'ajoutai à ces « trésors » les boîtes de conserves.

Notre voyage, très gai, dura quatre jours avec un temps splendide. Nous fîmes connaissance de prisonniers de guerre. Pendant les longs arrêts, nous nous reposions dans l'herbe qui bordait les petits jardins allemands ; nous en profitions pour grappiller des cerises.

Il était agréable d'aller se rafraîchir dans le « Gand », affluent du Rhin. Qu'importait si nous manquions notre train, un autre suivait. Nous étions libres ! libres ! libres !

Voyageant ainsi sur le toit du train, nous étions noires, surtout par la fumée qui se dégageait au passage des tunnels.

Pendant une halte, je partis me laver à la pompe de la gare. J'avais le visage et les mains couverts de savon lorsque le sifflet de notre train annonça le départ. Ne voulant pas attendre le suivant, j'escaladai le premier wagon qui se présentait. C'était celui des Américains. Avec le savon qui collait sur ma peau et la poussière noire, je devais avoir bonne mine ; cela amusait beaucoup les Américains. Il me fallut attendre plusieurs heures l'arrêt suivant pour aller me rincer à la pompe ; je regagnai ensuite mon wagon.

Les prisonniers de guerre qui avaient eu la possibilité d'acheter quelques provisions les partageaient avec nous. Certains sautaient pendant la marche du train d'un wagon à un autre.

Nous passons le Rhin sur la passerelle provisoire remplaçant le pont de Kiel détruit par les Français. Les prisonniers de guerre attendaient depuis cinq ans cet

instant ! Fini, l'Allemagne ! Le passage de la frontière fut très émouvant ; au premier village français, un brave et vieux garde-champêtre vint nous jouer « La Marseillaise » avec son clairon.

Tout en roulant, nous chantions « Ça sent si bon la France » ! Dans toutes les gares, nous étions accueillis au son de la Marseillaise, la Croix-Rouge nous distribuant du ravitaillement, des cerises à profusion.

Les cheminots nous dirent alors de ne pas rester sur les toits, les tunnels étant plus bas en France qu'en Allemagne. La porte des wagons grande ouverte, nous faisons des signes de joie, tout le long du parcours.

Le 20 mai 1945, nous arrivons à Metz, toujours au son de la Marseillaise. C'était le jour de Pentecôte. Un long arrêt me permit, grâce à la Croix-Rouge, d'envoyer un télégramme à ma famille.

Le 21 mai au matin, voilà Paris !

A la gare de l'Est, une foule de gens se presse. Un orchestre nous joue la Marseillaise et le chant de la République. Nous avons les larmes aux yeux. Nous, les déportées sommes particulièrement acclamées ; nous sommes conduites à l'hôtel Lutécia. Une autre foule attendait devant l'hôtel. A peine entrées dans le hall, nous recevons un jet de D.D.T. que nous n'apprécions guère. Les autorités craignaient que nous ramenions le typhus et d'autres maladies.

Nous nous asseyons par terre, attendant nous ne savions quoi. Un gendarme nous fit remarquer : « Pourquoi ne pas vous asseoir dans les fauteuils ? » Nous n'y avions pas pensé, nous avions tellement pris l'habitude de nous asseoir n'importe où !

Apercevant la piscine de l'hôtel, je demandai l'autorisation d'aller prendre une douche ; nous en avions bien besoin.

Un vestiaire nous est distribué : robe, manteau, sous-vêtements ; puis du ravitaillement.

Ensuite commencèrent nos premiers interrogatoires. Nous n'avions plus d'identité ; une carte provisoire est attribuée. Des Parisiens, qui stationnaient avec leur voiture devant le « Lutécia », nous proposaient de nous conduire à notre hôtel réquisitionné. Nous devions subir d'autres interrogatoires les jours suivants.

Avec Germaine et Suzon, nous décidons d'aller voir si Cécile était rentrée de Ravensbrück ou d'ailleurs. Elle nous aperçut juste au moment où nous franchissions sa porte cochère.

Nous tombons dans les bras l'une de l'autre. Nous montons chez elle et elle nous apprend ce que je n'arrivais pas à croire : la malheureuse fin de notre chère Etty, passée à la chambre à gaz et au four crématoire. Cela me porta un coup terrible ! Cécile nous apprend également la mort de nos médecins du Vercors, abattus par les Allemands à Grenoble, ainsi que l'exécution de nos blessés valides à Rousset. Toutes ces si mauvaises nouvelles refroidirent notre joie du retour. Je commençais à trembler pour ma famille ; j'avais hâte de la retrouver.

Avec Suzon, nous restons trois jours chez Cécile qui n'avait pas encore bonne mine. Elle nous raconta qu'infirmière au revier à Ravensbrück, début avril elle avait été échangée avec un groupe de Françaises contre des prisonnières allemandes. Rapatriés par la Croix-Rouge, elle était rentrée chez elle très malade.

Nous passions ces trois jours à courir dans Paris pour remplir les formalités nécessaires à rétablir notre identité. Nous étions très fatiguées.

Je transportais toujours ma taie d'oreiller devenue crasseuse ; elle commençait à se déchirer. L'on nous avait re-

mis un peu d'argent, aussi je décidais d'acheter une valise. Cécile me conduisit chez un commerçant de la rue de Passy qu'elle connaissait bien, et... je n'en revenais pas, il me fit cadeau de la valise.

Germaine avait été hébergée à Paris; Suzon et moi, nous sommes dirigées sur Lyon. A Lyon, nous subissons un nouvel interrogatoire très rapide. L'histoire du Vercors étant connue dans la région, je profitai de cette pause pour téléphoner à ma famille. Je suis tout de suite rassurée, tout allait bien. J'étais attendue avec grande impatience. J'annonçai mon arrivée à Valence par le prochain train de rapatriés.

Suzon, elle, se dirigeait vers Saint-Etienne.

Dans cette gare « Perrache », nous nous rappelions notre départ vers l'Allemagne, lorsque bousculées au milieu des cris et des injures des S.S., nous partions vers un « enfer » que nous n'aurions jamais soupçonné.

Le train allait démarrer. J'aperçois alors un train arrivant de Paris et sur un wagon, je vois écrit en grosses lettres : « Ici maquis du Vercors ». Je me précipite dans le wagon, me fait connaître : c'étaient des jeunes du Vercors, de Valence et des environs.

De Lyon à Valence, dans chaque gare, c'était un accueil enthousiaste : musique, distribution de sandwiches par la Croix-Rouge, et toujours des cerises !

Penchée à la portière, avec mes cheveux rasés, une personne de la Croix-Rouge m'appelait « jeune homme », ce qui m'amusa beaucoup. S'apercevant de sa méprise, elle ne savait comment s'excuser.

Arrivés à la gare de Valence, nous faisons une descente triomphale avec le fanion du Vercors. Et, joie inespérée, je vois ma grand-mère qui m'attendait à la sortie. En larmes, nous nous embrassons.

Devant la gare, des voitures stationnaient. Une personne me proposa de nous conduire, ma grand-mère et moi, chez nous à Romans, où je retrouvais mon père et ma sœur. C'est le bonheur, ce jour tant attendu !

C'était le 24 mai 1945.

A Romans, tous les jours étaient affichés les noms des rapatriés : déportés, prisonniers de guerre.

C'est ainsi que j'eus aussitôt la visite d'anciens du Vercors. C'était certes bien sympathique, mais j'aspirais surtout au calme et au repos. Je me réveillais la nuit aux prises avec de terribles cauchemars. Comment oublier ces instants, ces jours, ces mois vécus au milieu de tant d'horreurs ?

Il me fallait maintenant réapprendre à vivre !

Maud Romana d'Argence,
Matricule Ravensbrück : 58 006.

VISITEZ LES MUSÉES DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION

A ROMANS
2, rue Sainte-Marie

A GRENOBLE
Rue Jean-Jacques Rousseau

Joies et peines

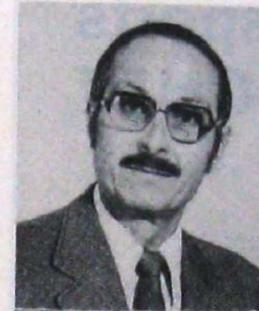
DERNIÈRE MINUTE

Notre camarade Fernand Vergier nous a quittés après une courte, mais très douloureuse maladie.

Ses funérailles ont eu lieu le 10 décembre 1985, au temple de Beaumont-lès-Valence, en présence d'une très nombreuse assistance. La Section de Valence était pratiquement au complet derrière son fanion, témoignant de l'estime portée à notre ami Fernand.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Bourg-lès-Valence où une partie importante de la Section avait tenu à accompagner la famille.

Allocution du Président Coulet Section de Valence



Nous sommes réunis aujourd'hui pour accompagner Fernand à sa dernière demeure.

Il nous quitte prématurément, à l'âge de 65 ans, après une douloureuse maladie malgré tous les soins et toute la tendresse dont il a été entouré.

A sa libération des Camps de Jeunesse, et après avoir goûté pendant quelques jours du régime d'incarcération sous l'occupation allemande, il rejoint sa famille dans la Drôme. Très vite, il est sympathisant, puis résistant. Il participe au ravitaillement de ceux qui doivent se camoufler pour échapper aux nazis. Le 6 juin 1944, il rejoint la compagnie Roger à Fouillouse, avant qu'elle ne s'installe sur le site de La Rochette-sur-Crest.

Fernand a été un authentique résistant. Il s'est bien battu au sein de la compagnie Roger, tant à La Rochette lors de l'attaque du 28 juin 1944, que dans toutes les actions de sa compagnie, avec laquelle il a eu l'honneur de pénétrer dans Valence, en libérateur, le 31 août 1944.

Il a gardé en lui l'esprit de la résistance, cet esprit de dévouement et d'abnégation de tous les combattants de l'ombre, qu'ils soient de la résistance civile ou de la résistance armée, car les uns comme les autres ont mené le même combat, pour la même cause, avec les mêmes risques. C'est avec cet état d'esprit qu'il a apporté son concours au bon fonctionnement de la Section de Valence, tant dans les fonctions de secrétaire qu'il a assumées pendant plusieurs années, que comme membre, chaque fois que cela était nécessaire, et en particulier lors de la cérémonie du quarantième anniversaire des combats de La Rochette de 1944.

C'était un homme affable, aimable, toujours prêt à rendre service. Les Pionniers perdent plus qu'un camarade; ils perdent un grand ami, un frère. Toutes les Associations d'Anciens Combattants et Anciens Résistants venues aujourd'hui lui rendre un dernier hommage, ressentent également l'importance du vide laissé par le départ de Fernand.

Que son épouse si durement éprouvée, qui a toujours été à ses côtés et l'a si souvent secondé, ainsi que tous les membres de sa famille, soient assurés que notre peine est grande, que nous nous associons à leur douleur et la partageons.

Ces annonceurs nous aident...

soyez leurs clients

<p>" KATHY-FLORE " INTERFLORA Marcel COUCOUNETTE HARDY 3, passage de la Poste - 38250 VILLARD-DE-LANS</p>	<p>René BELLE PEINTURE - VITRERIE - SOLS Avenue de Saint-Nizier 38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.96.17.29</p>
<p>L'AUBERGE DES MONTAUDS M. et Mme Pierre MAGNAT BOIS-BARBU 38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.95.17-25</p>	<p>André RAVIX Chaussures 38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.95.11.25</p>
<p>AGENCE ANDRÉOLÉTY Ventes - Syndics de copropriétés Location - Régie d'appartements 32, avenue Alsace-Lorraine 38000 GRENOBLE ☎ 76.47.11.36</p>	<p>BRUN & PÉLISSIER Régie d'immeubles 12, avenue Alsace-Lorraine 38000 GRENOBLE ☎ 76.87.18.62</p>
<p>HOTEL SOLEIL LEVANT Mme CATTOZ 38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.95.17.15</p>	<p>LE CLOS MARGOT Maison d'enfants à caractère sanitaire Direction : M. et Mme DEGACHES Jean 38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.95.10.52</p>

Mieux habillé pour **MOINS CHER**

par les magasins **"FEU VERT"**

14, rue Mathieu-de-la-Drôme
12, côte Jacquemart

26100 ROMANS

Entreprise de
MAÇONNERIE et TRAVAUX PUBLICS

D. PESENTI " La Résidence "

38250 VILLARD-DE-LANS ☎ 76.95.17.41

VÊTEMENTS HOMMES ET JEUNES GENS

MAISON DU PROGRÈS

26100 ROMANS

ÉLECTRICITÉ GÉNÉRALE

Dépannage Service rapide

Guy ROSTAING

Rue de Verdun - Cidex 308 - 38640 CLAIX
☎ 76.98.31.90

FINET-SPORTS

VÊTEMENTS DE SPORTS

5, rue Félix-Poulat

38000 GRENOBLE ☎ 76.87.02.71

GÉRANCES
Transactions immobilières

20, avenue de Romans
26000 VALENCE
☎ 75.56.43.43

Cabinet COULET

S. N. C. COULET, SAGE ET BELLIER

S. A.

**Transports
BOUCHET**

1 et 3, route de Lyon
38120 SAINT-ÉGRÈVE

**RESTAURANT DE LA BOURNE
FILLET-COCHE dit " Chez Caroline "**

LA BALME DE RENCUREL
38680 PONT-EN-ROYANS ☎ 76.38.97.03

Imprimerie
NOUVELLE

Jean BLANCHARD

26000 VALENCE

47, av. Félix-Faure

☎ 75.43.00.81

TRAVAUX PUBLICS

V.R.D. GÉNIE CIVIL
CANALISATIONS SOUTERRAINES
G.D.F. - P.T.T. - E.D.F.



Constructions industrialisées
Marque déposée

**ENTREPRISE
J. BIANI**

Quartier Revol
26540 MOURS-SAINT-EUSÈBE
Correspondance : Boîte postale 25
26100 ROMANS

HOTEL 2000

***NN **Georges FÉREYRE**

détente télévision
bar - salons - jardins ascenseurs
chambre avec garage
téléphone et bar parking

Route de Romans - R. N. 92
26000 VALENCE ☎ 75.43.73.01

Accessoires autos

**Comptoir Industriel
Dauphinois**

Boulevard Gignier - **26100 ROMANS**
☎ 75.02.32.65



**villard
de LANS**

cœur du Vercors

station de sports d'hiver classée
station de tourisme
station climatique classée

Haut lieu de
la Résistance

Les souvenirs émouvants
d'une fillette de dix ans...

**" RESCAPÉE DE
VASSIEUX-EN-VERCORS "**

par Lucette MARTIN-DE LUCA

B. P. 12 **38250 VILLARD-DE-LANS**

DROGUERIE R. MICHALLET

Place des Cosmonautes ☎ 67.56.51.31

34280 LA GRANDE-MOTTE

**Plomberie - Zinguerie - Chauffage
Sanitaire - Couverture - Quincaillerie**

Joseph TORRÈS

Place des Martyrs - **38250 VILLARD-DE-LANS**
☎ 76.95.15.35

SELLES ANGLAISES
WESTERN ET MEXICAINE
HARNACHEMENTS

BACHES ET STORES
Locations

Etablissements

TARAVELLO

Rue des Charmilles
26100 ROMANS

☎ 75.02.29.01

**LES
MAISONS**

D'ARCHITECTES

Confiez votre construction clef en
main à un groupement d'architectes

☎ 76.05.12.22 - 5, rue Vaucanson - 38500 VOIRON

HOTEL DU SAPIN * NN

RESTAURANT - PENSION DE FAMILLE

Chambres tout confort

FORFAIT - SKI DE FOND - DESCENTE
SALLE POUR BANQUET

BÉGUIN

BOUVANTE-LE-BAS 26190 ST-JEAN-EN-ROYANS

☎ 75.48.57.63

MATHERON

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

38250 VILLARD-DE-LANS

☎ 76.95.15.41

Bleu de Sassenage

MESTRALLET

Médaille d'Or
du Concours Général Agricole de Paris

Toute la nature du Vercors
en un seul fromage

38250 VILLARD-DE-LANS

☎ 76.95.00.11

Caisse d'Épargne

DE ROMANS
ET BOURG-DE-PÉAGE



S^{té} Chartier,
Chapus & C^{ie}

Charcuterie

Salaisons

Jambons

Saucissons

ROJAN

Siège :

3, rue de la Liberté

26100 ROMANS

☎ 75.02.27.23

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1985

MEMBRES ÉLUS

BLANCHARD Jean
BOUCHIER Louis
BUCHHOLTZER Gaston
CLOITRE Honoré
CROIBIER-MUSCAT Anthelme
DARIER Albert
DENTELLA Marin
FÉREYRE Georges
FRANÇOIS Gilbert
JANSEN Paul
LHOTELAIN Gilbert
RAVINET Georges

Combovin, 26120 Chabeuil, ☎ (75) 59-81-56.
6, rue Victor-Boiron, 26100 Romans, ☎ (75) 02-38-36 / Villard : (76) 95-15-07
36, av. Louis-Armand, Seyssins, 38170 Seyssinet-Pariset, ☎ (76) 21-29-16.
Ripaillère, 38950 Saint-Martin-le-Vinoux, ☎ (76) 46-94-58.
9, rue Guy-Mocquet, 38130 Echirolles, ☎ (76) 22-15-81.
4, rue Marcel-Porte, 38100 Grenoble, ☎ (76) 47-02-18.
36, boulevard Maréchal-Foch, 38000 Grenoble, ☎ (76) 47-00-60.
Les Rabières, Malissard, 26120 Chabeuil, ☎ (75) 85-24-48.
5, allée du Parc, Cidex 55, 38640 Claix, ☎ (76) 98-52-16.
La Chabertière, 26420 La Chapelle-en-Vercors, ☎ (75) 48-22-62.
Corrençon-en-Vercors, 38250 Villard-de-Lans, ☎ (76) 95-05-89.
9, rue Louis-le-Cardonnel, 38100 Grenoble, ☎ (76) 96-81-91.

REPRÉSENTANTS DES SECTIONS

AUTRANS :

Président : REPELLIN Maurice, Les Gaillards, 38880 Autrans, ☎ (76) 95-32-18.
Délégué : FAYOLLAT Ferdinand, Le Tonkin, 38880 Autrans.

GRENOBLE :

Président : CHABERT Edmond, 3, rue Pierre-Bonnard, 38100 Grenoble, ☎ (76) 46-97-00.
Délégués : BELOT Pierre, 49, rue Général-Ferrière, Bât. D, 38100 Grenoble.
CHAUMAZ Joseph, 3, rue de la Colombe, 38450 Vif.
HOFMAN Edgar, Les Vouillants, 38600 Fontaine.
BRUN Marcel, Petit-Rochefort, 38760 Varcès-Allières-et-Risset.

LYON :

Président : RANGHEARD Pierre, 22, rue Pierre-Bonnaud, 69003 Lyon, ☎ (7) 854-97-41.
Délégué : DUMAS Gabriel, 8, av. de Verdun, 69540 Irigny.

MENS :

Président : PUPIN Raymond, Les Brachons, Saint-Baudille-et-Pipet, 38710 Mens, ☎ (76) 34-61-38.
Délégué : GALVIN André, Les Adrets, 38710 Mens.

MONESTIER-DE-CLERMONT :

Président : LOMBARD Gustave, 132, Grande-Rue, 38650 Monestier-de-Clermont, ☎ (76) 34-08-65.
Délégué : GUERIN Roger, Le Percy, 38930 Clèlles-en-Trièves.

MONTPELLIER :

Président : VALETTE Henri, Le Mail 3, 42, avenue Saint-Lazare, 34000 Montpellier, ☎ (67) 72-62-23.

PARIS :

Président : Docteur VICTOR Henri, 138, rue de Courcelles, 75017 PARIS, ☎ (1) 763-40-59.
Délégué : ALLATINI Ariel, 33, rue Claude-Terrasse, 75016 PARIS.

PONT-EN-ROYANS :

Président : FRANÇOIS Louis, le Petit Clos, 38680 Pont-en-Royans, ☎ (76) 36-03-95.
Délégué : TRIVERO Edouard, rue du Merle, 38680 Pont-en-Royans.

COMPOSITION DU BUREAU NATIONAL 1985

Président national : Colonel Louis BOUCHIER
Vice-présidents nationaux : Anthelme CROIBIER-MUSCAT (Ind.)
Marin DENTELLA (Grenoble)
Georges FÉREYRE (Valence)
Docteur Henri VICTOR (Paris)
Secrétaire national : Albert DARIER
Secrétaire adjoint : Lucien DASPRES
Trésorier national : Gilbert FRANÇOIS
Trésorier adjoint : Paul JANSEN

COMMISSAIRES AUX COMPTES

BAGARRE Paul, rue Alléobert, 26190 Saint-Jean-en-Royans.
BONNIOT Jean, 19, chemin de Chatiou, 26100 Romans.

